

LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR

le plaisir des livres

LE PÈRE NOËL SE FAIT LA MALLE... ET DÉMÉNAGE
 DE JANVIER 1991 AU 4300 RUE SAINT-DENIS
Champiery
 LIBRAIRIE CHAMPIERY INC. 4300 RUE SAINT-DENIS, MONTRÉAL, QUÉBEC H3T 1Z1
 OUVERT DE 9H À 22H TOUS LES JOURS, MÊME LE DIMANCHE
 TEL. 514-644-2587

Montréal, samedi 22 décembre 1990

2100

Un nouveau siècle des Lumières ?

2100, RÉCIT DU PROCHAIN SIÈCLE
 Sous la direction de Thierry Gaudin.
 Paris, Payot, 1990, 600 pages.

Marcel Fournier

« Nous n'héritons pas la terre de nos parents, nous l'empruntons à nos enfants. » (proverbe africain)

IMAGINER l'avenir du monde pour les cent prochaines années peut sembler une tâche impossible. Les changements techniques sont très rapides et les crises politiques ou économiques, souvent imprévisibles.

Il suffit pour s'en convaincre de jeter un regard rétrospectif sur les dernières années, qui ont été marquées de véritables « révolutions » : révolution politique avec l'unification des deux Allemagnes et l'élection des Havel et Walesa à la présidence d'anciens pays communistes. Qui oserait prédire ce que seront les prochaines années ?

L'issue même de la crise du Golfe est incertaine. Et que dire des conclusions de la commission parlementaire sur l'avenir du Québec ?

Parmi les prospectivistes, rares sont ceux qui se risquent à prolonger des tendances sur plus d'une vingtaine d'années. Thierry Gaudin a voulu, avec son équipe du Centre de prospective et d'études (Paris), aller plus loin : il a consulté des centaines d'experts dans toutes les disciplines, il a organisé des séminaires « Prospective des déséquilibres mondiaux » et des réunions de créativité et il a collecté des milliers de données de toute sorte.

Des tendances, Thierry Gaudin établit : augmentation de la population de la planète (12 milliards en l'an 2100), évolution de l'espérance

de vie (plus de 80 ans en 2100), augmentation de la température moyenne de la planète (de 3 degrés en 2034), etc.

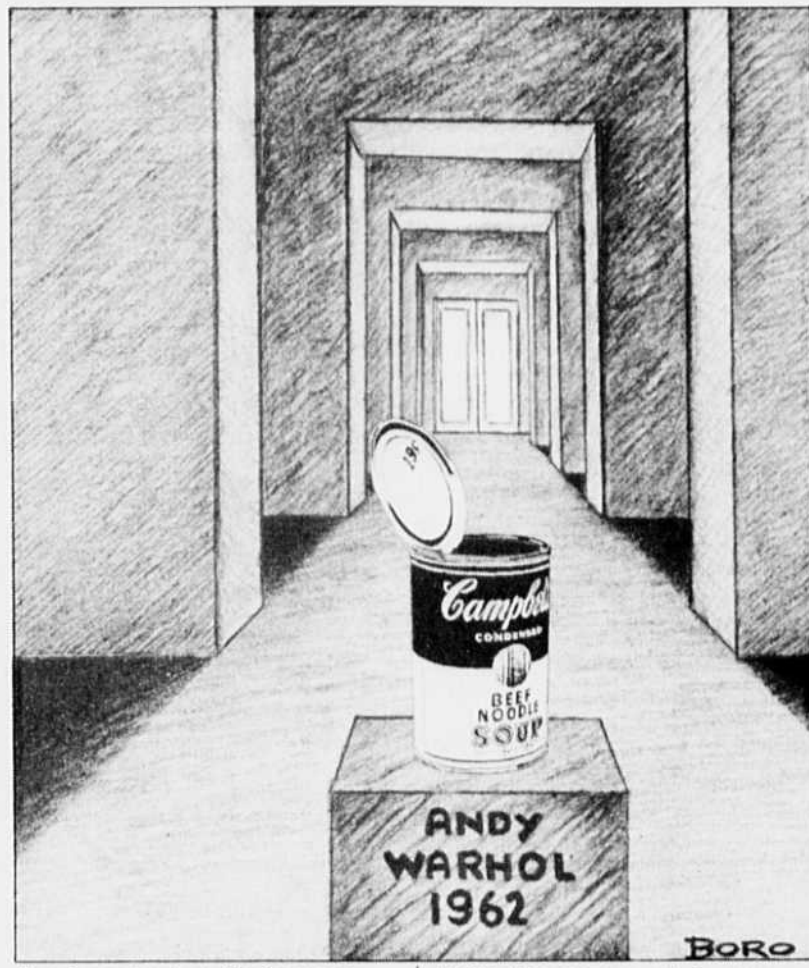
Allons-nous vers la catastrophe ? D'ores et déjà, des saturations se manifestent : pollution des océans, pluies acides, désertification de grandes régions, effets de serre, déséquilibre Nord-Sud, méga-métropoles, etc. De cette terre qui ressemble aujourd'hui à un volcan, peut-on rêver d'en faire un jardin ? Thierry Gaudin fait un double pari, méthodologique et philosophique : il croit en la possibilité de ruptures, d'inversions qui se produisent lorsque les situations se sont développées jusqu'à l'absurde et qui entraînent des transformations qualitatives permettant de repartir sur d'autres bases, avec de nouvelles finalités; il croit aussi en la sagesse de l'homme, en la possibilité de reconcilier la technique et l'humain et en la montée d'une conscience planétaire. 2100 est le récit du prochain siècle raconté par un polytechnicien qui, converti au « Nouvel Âge », voudrait que les « pouvoirs des rêves » mènent le monde. La prospective devient ici utopie.

Il y a dans l'ouvrage de Thierry Gaudin et de son équipe des prévisions, de nombreuses prévisions, et cela dans les quatre grands pôles de la techno-nature, à savoir la matière, l'énergie, la structuration du temps et la relation avec le vivant. Apparition de nouveaux matériaux ultra légers et recyclables, passage à l'hydrogène comme combustible, contraction du temps avec des ordinateurs de plus en plus performants, mise au point de thérapies géniques — pour les trombooses (2050), le cancer (2020) ou les caries dentaires (2020) —, autant d'innovations qui nous permettront d'entrer dans une nouvelle époque, celle de « la légèreté, de la finesse, de la complexité, de l'immatériel, de la société de l'intelligence ».

Tout en évitant la science-fiction, les prospectivistes de l'an 2100 tentent de nous donner une idée du monde dans lequel vivront les prochaines générations : nouvelles disciplines scientifiques, dont l'infobiologie dès 1995, naissance du premier bébé — Auroré — en orbite en 2030, construction de centrales hydroélectriques dans l'Himalaya et les Andes, vente de maisons gonflables et d'habitats transportables par dirigeable, aménagement des espaces nordiques, organisation d'immenses villes marines, voyage vers Mars en 2017 et développement de colonies spatiales (2047-2062), etc. Certaines prévisions peuvent laisser perplexes, d'autres font sourire : on pourra manger le saumon de Seine, sauce Pyramide à Paris en 2050 !

L'un des intérêts de la démarche de Thierry Gaudin et de ses collaborateurs est de ne pas limiter leur étude futurologique aux seules dimensions technico-scientifiques; ils abordent aussi les dimensions socio-culturelles du « Nouveau monde » : de l'amour à la gestion des entreprises en passant par les loisirs et la mode.

Il est d'autant moins facile de prévoir quels seront les comportements des individus et des groupes dans la société de demain qu'à ce niveau se produira aussi toute une série d'inversions. Mais aucun doute pour Thierry Gaudin, à l'heure de l'hyperchoix, le grand mouvement de l'individuation qui traverse toutes les cultures nous conduit à la « société de libération ». Et pour y parvenir, les diverses sociétés passeront par deux périodes : 1980-2020, la « société du spectacle », caractérisée par le règne des médias mais aussi l'urbanisation massive, la pauvreté et les désordres; 2002-2060, la « société d'enseignements », qui en réaction à l'insouciance de la période précédente entreprend l'éducation des déshérités et élabore de grands programmes



d'aménagement et d'urbanisme.

Certes beaucoup d'inquiétudes, surtout pour les prochaines décennies avec les sectarismes, les problèmes de la drogue et l'action de toutes les mafias, mais aussi un grand espoir. Thierry Gaudin est un optimiste et pour éviter le cauchemar, il nous invite à « travailler les rêves autant que la technique » : face à l'horreur, les humains sauront « libérer leur potentiel créateur ». Le XXe siècle sera celui de l'intelligence, de la domination des valeurs féminines, du plaisir et de la conscience élargie. Enfin les humains se sentent vraiment « responsables de la biosphère Gaïa ». L'enjeu du prochain siècle est de « devenir Homo Sapiens Ludens, espèce régulée par sa sagesse et sa prévoyance dans tous ses comportements essentiels : reproduction, santé, harmonie avec la nature, respect de la vie, connaissance de soi et du monde ».

Même les religions, dernières croyances absolutistes, disparaîtront pour permettre un renouveau de la spiritualité et le développement des gnosés : la désacralisation des vieux textes sacrés est un « préalable pour

se mettre en rapport, à nouveau, avec l'Esprit ».

Bref, « tout semble possible » dans la société future. Le nouvel humanisme, teinté de messianisme, que propose Thierry Gaudin s'alimente à trois sources : le savoir du scientifique-technocrate, confiant de maîtriser la technique et le social; les valeurs républicaines (égalité, liberté et fraternité, école pour tous, laïcité) et enfin le mouvement contre-culturel et écologiste. En fin pédagogue, conscient du grand enjeu que représente l'éducation, il utilise tous les moyens pour transmettre son message, sa « bonne nouvelle ». La mise en page et la typographie de l'ouvrage sont soignées et permettent diverses lectures : caractères différents, pages de couleur, nombreuses illustrations, souvent drôles, proverbes de tous les pays, schémas et résumés. Ce qui aurait pu être rébarbatif devient un amusement.

L'ouvrage ne convaincra pas tous les pessimistes, nombreux en cette fin de siècle; tout au moins nous donne-t-il matière à réflexion... et l'espoir d'un meilleur-vivre, le bonheur peut-être, pour l'humanité.

Anais Anais

HENRY & JUNE
 Cahiers secrets
 Anais Nin
 Stock, 1990.

Christian Mistrail

L'HISTORIQUE et les tribulations de ce texte commenté à être bien connus, depuis son élaboration dans le cours normal du journal d'Anais Nin — octobre 1931-octobre 1932 — jusqu'à sa transposition au cinéma cette année par Philip Kaufman. Pour toutes sortes de raisons, et malgré l'insistance de mes amis, je n'ai pas encore vu le film, ce dont je suis bien aise puisque me voici exempt d'images étrangères à celles que suscite la diariste elle-même.

Anais Nin (on la croit si bien connaître, elle ressemble tant à notre sœur qu'on ne saurait l'appeler autrement), Anais accote aisément Jean-Paul Sartre au chapitre de la précocité. À sept ans, elle signait ses histoires *Anais Nin*, membre de l'Académie française. À onze, en 1914, elle entreprenait ce journal destiné à la gloire qu'elle allait scrupuleusement tenir pendant soixante-deux ans, soit jusqu'à la fin. En français jusqu'en 1920, en anglais ensuite. Trente-cinq mille pages qui s'oxydent aujourd'hui à l'U.C.L.A. Une vie de papier.

C'est la faute à Hugo Guiler si on n'a pu lire ces pages avant 1986. Aimable cocu, il faisait tellement pitié que sa femme n'a pas voulu qu'on les publie avant sa mort. En effet, tout le matériel ici rassemblé et mis au jour fut supprimé du journal original, ce qui en taxait parfois la cohérence.

Qu'y avait-il là de si terrible ? Henry Miller, en deux mots comme en mille, et June, son inconcevable épouse, la *Mona de la Crucifixion en rose*. La collision de ces six corps et âmes allait chambouler chacun plus qu'il n'est de santé. Un triolet martyr en quelque sorte.

Mais Anais Nin est une incurable innocente, au plus triste sens du terme, et ces cahiers en sont l'irréfutable témoignage. Amoureuse de la splendeur de June et du génie de Henry, elle brûle de partager leur karma, d'en être, de baisser jusqu'à voir la face de Dieu et de vivre dans la crasse, à condition toutefois que ça ne bouscule pas trop sa vie avec Hugo, banquier. Dans le happening-performance de Henry & June, Anais ne sera jamais qu'une spectatrice assidue léchant la vitrine. Le savante ? June Miller n'a rien écrit, trop occupée à dévaster les mondes; on ignorera toujours ce que représentaient pour elle ces épisodes. Probablement peu de chose. Quant à Miller, à force de vouloir être D.H. Lawrence, il devint cent fois plus, notre père (indigne) à tous en littérature, et s'il conserva bien une place dans son cœur luxueux pour Anais, ce fut à son habituelle façon romantique. En 1932, sa personnalité est définitive.

En fait, Anais s'étonne de ne pas reconnaître en Henry le Miller des romans. Celui qui l'enfourche est plus doux, plus tendre, trop tendre. Il

Voir page D-4 : Anais

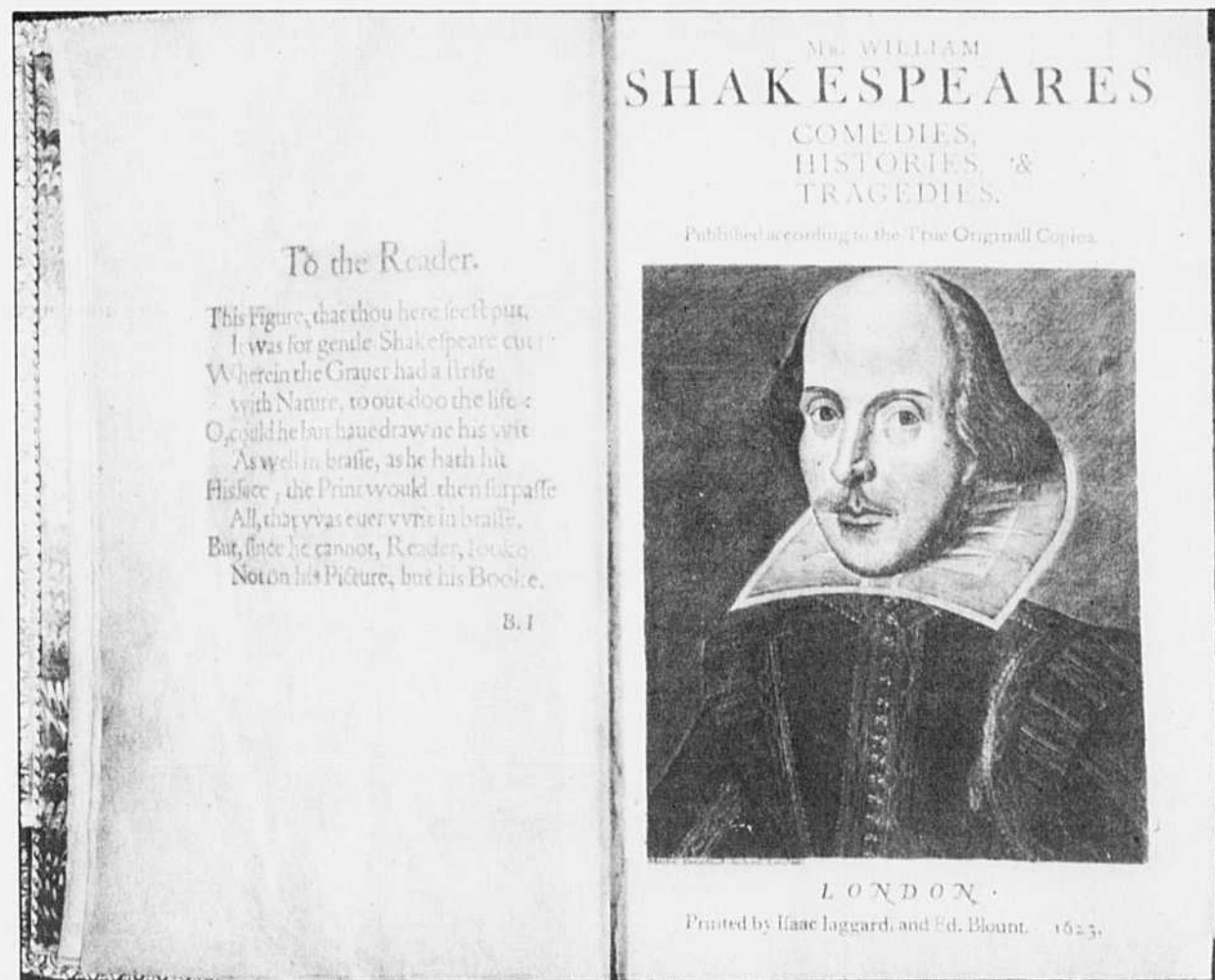


Anais Nin

PHOTO ARCHIVES

Shakespeare

Cet obscur objet du désir



Heinz Weinmann

APRÈS deux livres de transition qui mettaient à profit les riches moissons théoriques *Des choses cachées depuis la fondation du monde*, René Girard s'attaque de nouveau à un monstre sacré : William Shakespeare.

Cette oeuvre, ayant imploré telle une supernova au temps de la Renaissance, ne cesse depuis de nous éblouir de son éclat aveuglant.

Comme Jacob, René Girard aime à lutter avec ce qui le dépasse; hier avec Cervantès, Dostoïevski, la Bible, aujourd'hui avec Shakespeare. Pour augmenter encore les risques de sa gageure, il a rédigé son dernier essai dans la langue de Shakespeare. *Speak White ?* Oui, puisque René Girard enseigne depuis plus de vingt ans dans des universités américaines, aujourd'hui à Stanford.

Cette fois il a voulu jeter une grosse pierre dans la mare de la critique anglo-saxonne où il faisait figure de *French frog* exotique, son « désir triangulaire » étant pris pour une simple expression de l'« éternel triangle », « typiquement français », de la comédie sinon de la farce.

Ce livre fera certainement des vagues dans les pays anglo-saxons. Il a d'ores et déjà valu à son auteur le prix Médicis-Essais pour sa traduction française.

Shakespeare, les feux de l'envie, on voit d'emblée de quel bois ce Sha-

kespeare se chauffe : du « désir mimétique », surgi dès *Mensonge romantique et vérité romanesque* (1961). « Mensonge romantique » : le désir « pur », primesautier, aveuglé par l'illusion de son « originalité », croit sa source dans un sujet autonome. « Vérité romanesque » : « vérité » découverte par des grands romanciers comme Cervantès, Dostoïevski, Proust qui savent que notre désir n'est pas « original », mais toujours une imitation d'un modèle, d'un désir d'un autre. Le désir ne joue pas seul comme semble le croire la psy, ni même à deux, mais à trois, entre deux sujets rivaux et un objet amoureux. C'est un autre qui allume les feux du désir, de la jalousie, de l'envie.

À la fois pierre de seiche et pierre d'achoppement sur laquelle s'aiguise et bute le désir, cet autre, rival haï-adoré, peut devenir lui-même la cible d'un désir, désir homosexuel, comme dans *L'éternel mari* de Dostoïevski.

Or c'est à la suite de *La violence et le sacré* que René Girard découvre que cette « vérité » qu'il croyait « romanesque » est d'abord dramatique, théâtrale. En effet, son *Shakespeare* vérifie magistralement l'emprise de la *mimésis* sur le théâtre : délire fusionnel, contagion virulente depuis le « saut du bouc » dionysiaque jusqu'à la « peste » théâtrale d'un Artaud. Oui, le théâtre est littéralement un virus qu'acteurs, spectateurs,

Voir page D-4 : Shakespeare

Léon Bigras
 L'hypothèque



234 p. — 17,95 \$

LÉON BIGRAS L'HYPOTHÈQUE

- Dans ce roman autobiographique, Léon Bigras nous raconte la vie familiale sur une ferme maraîchère en 1952.
- Onze enfants de la famille Bigras s'emploient à relever le défi de rembourser l'hypothèque de la ferme.
- D'un grand réalisme d'évocation, *L'hypothèque* nous révèle un romancier accompli qui vous séduira.

ROMAN

L'Hexagone

lieu distinctif de l'édition littéraire québécoise

ROMAN



le plaisir des
Livres



Robert LÉVESQUE
Le
▲ Bloc-notes

KJELL ESPMARK est un monsieur de 60 ans, un habitant de Stockholm, un poète resté au froid, et comme ses homologues français du quai Conti il siège une fois par semaine dans une académie. Il s'agit, bien sûr, de l'Académie suédoise; celle qui gère la fortune laissée par l'inventeur de la dynamite...

Espmark a osé écrire, il y a quatre ans, une « histoire intérieure d'une consécration littéraire » (*Le prix Nobel*, Balland 1986), première levée de nappe qui nous montrait quelques dessous de table des délibérations de ces messieurs qui, depuis 89 ans, laissent aller un Nobel bon an mal an aux littérateurs du monde, en oubliant parfois un Proust, un Céline, en laissant des Borges mourir, en repoussant constamment quelque vieux Green ou Greene ou Graec.

Cet académicien, qui aurait pu, jusqu'à ce que mort s'ensuive, poursuivre tranquillement sa vie délibératoire (ils ne sont pas Immortels en Suède!), a au contraire décidé d'écrire lui-même un roman, comme si un banquier s'ouvrait un bureau de change. Mais trêve de balivernes, le roman de Kjell Espmark est fascinant!

Il s'appelle *L'Oubli* et laisse un souvenir impérissable. Imaginez quelque chose entre Maurice Blan-

chot et Thomas Bernhard, avec toute l'intelligence du premier et la force d'écriture (sans la rage) du second. Un roman européen au meilleur sens du terme.

« Je suis heureux que vous soyez venu me voir. » Un homme, assis derrière son bureau, reçoit quelqu'un. Sur le bureau, un porte-documents. Entre les deux, dans l'heure et demie que durera l'entrevue, va passer un vaste malentendu. Seul celui qui reçoit va parler. L'autre sera l'Écouteur même. On ne saura jamais qui est celui qui est venu écouter, et celui qui parle ne sait plus qui il est. Pourquoi, s'il reçoit, pose-t-il des questions, fait-il part de sa détresse à celui qui est entré dans son bureau? « C'est vous qui me permettez de suivre le cours d'une pensée », dit le narrateur.

On pourrait dire rapidement qu'il s'agit de la première expérience romanesque et intellectuelle du drame de la maladie d'Alzheimer. Mais ce serait réducteur, tant l'art de Espmark nous emmène dans les arcanes des raisonnements les plus organisés et les plus fous à la fois. Le lecteur, comme l'Écouteur, va se rendre compte des glissements progressifs du narrateur vers l'incohérence.

Fascinant récit parlé par un personnage en quête de lui, *L'Oubli* est jonché de repères (un peu comme la structure des spectacles du groupe de Robert Lepage). Il y a dans ce porte-documents ouvert sur le bureau des agendas, quelques photos arrachés d'un album, une carte postale, une facture pour l'achat de deux lits, un menu de restaurant, et chacun de ces repères sera l'occasion

pour le narrateur de poursuivre et d'élaborer son enquête sur lui. Qui est-il?

Sur cette photo-là, où un petit garçon est à la pêche et brandit un poisson, rien ne l'intrigue tant, finalement, que celui ou celle qui l'a prise. « Ce qu'il y a de plus clair dans l'image, c'est ce qui n'y est pas: le photographe. »

La carte postale: elle est de son écriture. Pourquoi est-elle en sa possession? Y a-t-il eu rupture et remise de lettres? Et il va déchiffrer le cachet de la poste, trouver l'année: 1972, et lire « je travaille pourtant à mon rapport ». Le sang lui glace. Un rapport? Menait-il déjà une enquête avant d'enquêter sur lui? N'est-il qu'un fonctionnaire d'une commission qui a perdu le fil des travaux?

On ne saura jamais rien de ce type qui se cherche, de ce personnage en quête de lui, et avant que l'Écouteur lève le camp le narrateur aura le temps de lui dire: « je n'arrive pas à me faire une idée claire de votre rôle. »

Kjell Espmark aurait eu tort de se contenter de siéger au Nobel et de soulever la nappe de temps en temps. Ce premier roman révèle un auteur des plus habiles dans la grande lignée sévère et remarquable qui remonte à Joyce et Beckett en passant par Pinget et Redonnet. Là où tout est écriture.

Proust avait saisi le temps perdu. Lui il perd le temps saisi.

★
L'Oubli, Kjell Espmark, Gallimard, 1990.

LA VITRINE DU LIVRE

Guy Ferland

L'HISTOIRE LITTÉRAIRE
Clément Moisan
PUF
coll. « Que sais-je »
128 pages

L'HISTOIRE littéraire revient à la mode, écrit le professeur de l'université Laval en conclusion de cette courte présentation des grandes tendances de la discipline. Dans le premier chapitre, l'essayiste définit le modèle générique de l'histoire littéraire, ses objets et ses fonctions (chap. II), ses théories et ses méthodes (chap. III), l'histoire de ce modèle (deuxième partie) avec des comparaisons avec les autres histoires de l'art, de la langue, des idées, de la culture (chap. II). Finalement, l'auteur brosse un portrait de l'histoire littéraire d'aujourd'hui dans la troisième partie.

NOUVEAUX DIALOGUES
Jorge Luis Borges et Osvaldo Ferrari
Éditions Zoé / Éditions de l'Aube
188 pages

CES NOUVEAUX entretiens poursuivent la publication de la trilogie amorcée par « Ultimes dialogues ». Borges brille encore par son intelligence. « Une personne jeune espère peut-être trop de la vie et concentre surtout son attention sur les déceptions. Elle se sent frustrée. Le vieillard, lui, ressent avant tout de la gran-

titude. Et dans mon cas, plus particulièrement, au-delà de la cécité — bon, un accident physique — il y a l'accueil, ce vaste accueil que les gens me réservent dans les pays les plus divers et il y a les honneurs que je reçois. (...) je me sens plein de reconnaissance pour cette indulgence générale. »

SORTIE 21
Gilles Raymond
Québec/Amérique
274 pages

ON PEUT donner un sens à sa vie en reconstruisant une maison. C'est ce que tente de réaliser le jeune Pierre Usher, assisté social de son non-métier, avant son 21e anniversaire. Le roman, comme les précédents de l'auteur, donne vie à des personnages pittoresques, habitants de Donnacona près de Québec, sur un ton réaliste qui met en relief la lutte des classes.

LANGUES DE FEU
Claire Varin
Trois
228 pages

DEUX LONGS essais-parcours, « Le don des langues » et « La construction du temple », composent ce chemin qui nous mène au cœur de l'univers de Clarice Lispector. Claire Varin, on le sait, est une adepte de l'auteur de *La passion selon G.H.*. Elle a fait paraître, aux mêmes éditions Trois, un recueil de textes intitulé *Clarice Lispector — Rencontres brésiliennes* en 1987. « La voie mys-

tique de Clarice Lispector, dont l'œuvre préfigure le 21e siècle où se fondront le religieux et le scientifique, je l'ai contemplée. Mais c'est un autre des chemins de la passion que j'ai emprunté. Je n'ai pas voulu par ailleurs jouer un rôle de critique, c'est-à-dire faire semblant d'être en dehors de ce que l'on sait trouver à l'intérieur. J'ai ainsi marché dans la nuit de l'âme qui a embrasé son oeuvre. »

ÉCRIRE 1991
Marie Evangéline Arsenault
en collaboration avec Benoit Durtisac
Le Marché de l'écriture
418 pages

CET OUTIL indispensable à toute personne voulant vivre de sa plume (ou de son clavier) au Québec, que ce soit en tant que journaliste, pigiste ou écrivain, foisonne de renseignements pertinents qui devraient guider les débutants dans les domaines de l'édition ou du journalisme. Ce « vade-mecum à l'usage des écrivains, journalistes et pigistes », recense 700 périodiques et maisons d'édition francophones. Pour chaque entrée, on indique la politique éditoriale, la rémunération versée, le nombre de feuillets par article, la personne à contacter, le type de système informatique utilisé, le numéro du télécopieur, etc. On trouve également des informations sur les associations professionnelles, les prix littéraires et journalistiques, la fiscalité, la propriété intellectuelle, la traduction et la préparation de manuscrit.

Une femme de chair et de sang



MARGUERITE YOURCENAR
par Josyane Savigneau
Gallimard
207 biographies

Sans doute Marguerite Yourcenar, qui n'aimait guère les curiosités d'ordre « privé », eût-elle été troublée par la superbe biographie qu'a écrite Josyane Savigneau.
François Nourissier, *Le Figaro*

EN VENTE DANS TOUTES LES LIBRAIRIES, 546P. 39,95\$

GRAND PRIX du LIVRE de MONTRÉAL 1990

COPIES CONFORMES

DE MONIQUE LA RUE
ÉDITIONS LACOMBE, 17,95\$



Ce qui séduit dans ce roman, ce dont se rappellera longtemps après la lecture, c'est l'intelligence qui émane de l'écriture de Monique LaRue.
Marie-Claude Fortin, *Voir*

Le voici le roman fascinant des années 1980. Résolument moderne et féminin, intelligent et raffiné. Décapant.
Jean Royer, *Le Devoir*

Il émane de *Copies conformes* quelque chose de profondément mûri dans l'émotion comme dans l'écriture que seuls quelques grands d'ici ont atteint.
Guy Cloutier, *Le Soleil*

Un recul de 30 ans

NOUS SOMMES ravis d'apprendre que vous avez de grandes ambitions pour le livre au Québec. Nous nous désolons cependant d'avoir appris par l'entrevue que vous accordiez au DEVOIR (20 novembre 1990) que vous pensiez être le seul à en avoir. Vos propos démontrent votre méconnaissance du milieu littéraire québécois. Puisque votre intention est d'y oeuvrer, permettez-vous d'apporter quelques précisions.

Votre assimilation de la littérature québécoise à la littérature canadienne nous ramène à l'époque où la littérature québécoise n'avait pas encore réussi à émerger et à se forger sa propre identité. C'est un recul de plus de 30 ans. C'est « fédéraliser » une littérature qui ne cesse de s'affirmer sur son territoire. La littérature québécoise existe et nul ne songe plus à la nier.

Vous comptez établir « la première maison des écrivains à Montréal d'ici un an ». Sachez que cette maison sera en fait la deuxième puisque le 5 septembre der-

nier, l'Union des écrivains québécois annonçait la création au Carré Saint-Louis de la première maison. LE DEVOIR relayait d'ailleurs cet événement. Reléguer cette maison à un rang de « maison administrative » n'est qu'un leurre et une insulte puisque vous connaissez fort bien le projet de l'Uneq depuis le printemps dernier et savez pertinemment que cette maison contiendra un centre littéraire, des salles de lancement, de réunions et de rencontres qui occuperont les trois quarts de la superficie. Si vous aviez accepté de nous rencontrer, comme nous vous l'avons régulièrement demandé, vous auriez pu prendre connaissance des plans de cette maison et même la visiter, comme l'ont déjà fait bon nombre d'écrivains.

C'est étonnant que votre projet ait été élaboré sans tenir compte de la plus importante association uniquement composée d'écrivains (plus de 750) et entièrement vouée à leur défense et à la promotion de la littérature québécoise sur la scène nationale et internationale. Peut-être est-ce notre vocation exclusivement québécoise qui nous a valu d'être exclus

de ce projet canadien?

Vous mentionnez... je constate que la promotion du livre au Québec ne tient pas à grand-chose. Ça fait pitié, ici personne ne se bat. Vous insultez ainsi tous les libraires, distributeurs, imprimeurs, éditeurs, bibliothécaires, auteurs, traducteurs, associations d'écrivains qui œuvrent dans le domaine du livre au Québec et qui, de surcroît, justifient l'existence du Salon du livre de Montréal dont vous êtes le président. Je joins d'ailleurs un bilan de nos activités qui vous démontrera que l'Union des écrivains et écrivains québécois est à l'origine de multiples manifestations, rencontres, tournées et programmes visant la promotion de notre littérature.

Alors que le Salon du livre de Montréal se caractérisait cette année par cette lutte commune de tous les intervenants du milieu contre l'imposition d'une TPS sur les livres, vous déclarez: «... au niveau fédéral, je trouverais acceptable une taxe réduite de 3 à 4% ». Si 30 ans passés au service des informations d'Hydro-Québec ont fait de vous un spécialiste de la communication, il en va autrement de votre connaissance du milieu littéraire québécois.

Espérons que la « tornade Marcel Couture » ne balayera pas tout sur son passage et que Marcel Couture qui veut tellement « se lancer dans l'aventure du livre » le fera dans le respect et avec la collaboration des intervenants déjà en place.

— Bruno Roy

Précisons

J'AI LU avec intérêt la communication de Bruno Roy, président de l'Union des écrivains québécois, en date du 23 novembre 1990, dans laquelle il porte un jugement d'ensemble sur mes déclarations au DEVOIR du 20 novembre. Je tiens d'abord à préciser que, bien que je ne sois pas moi-même écrivain, comme un grand nombre de Québécois, j'aime la littérature et que c'est dans cette optique que j'ai accepté de travailler dans le domaine du livre. Je veux reprendre le texte de Bruno Roy et y apporter les précisions qui s'imposent.

D'abord, je reconnais volontiers que, dans le contexte québécois, le vocable « littérature canadienne » peut paraître dépassé. Si je l'ai employé, c'est afin d'intégrer dans le projet d'une Maison des écrivains, les écrivains de langue française hors-Québec qui ont aussi le droit de s'exprimer. Ce n'est pas mon rôle d'anticiper sur le choix politique des Québécois. Je pars du principe que, dans le contexte actuel, l'argent que le gouvernement fédéral investira dans la Maison des Écrivains revient au Québec comme à sa source naturelle. L'Uneq elle-même, pour

des projets ponctuels, émerge au budget d'organismes fédéraux et je ne crois pas qu'on lui en tienne rigueur dans les cercles d'écrivains montréalais. Le projet d'une Maison des Écrivains à Montréal devrait dépasser les querelles de clochers.

La description que fait M. Bruno Roy des activités de l'Uneq et de sa Maison ne me paraît pas incompatible avec l'existence à Montréal d'une autre Maison des Écrivains. Pour ma part, plutôt qu'aux antagonismes, je fais confiance à la complémentarité. La Maison des Écrivains sera le siège social des associations d'écrivains qui existent à Montréal: nous mettrons à leur disposition des bureaux et un secrétariat. L'Uneq est-elle prête à offrir des services de cette nature? Accepterait-elle que d'autres associations littéraires viennent, en toute liberté, travailler de façon officielle, sous son toit? La Maison des Écrivains fonctionnera avec le plein accord des associations suivantes, qui siègeront au Conseil d'Administration:

- l'Académie canadienne-française;
- le Centre québécois du PEN international;
- la Société des écrivains québécois;
- le Salon du livre de Montréal.

L'Uneq, si elle le souhaite, trouvera sa place, avec les mêmes avantages et les mêmes responsabilités que les autres organismes littéraires. Je condamne toute exclusivité.

Enfin, nous essaierons, à la Maison des Écrivains, de nous entourer de collaborateurs qui lui donneront une dimension internationale. Cette politique correspond au souci d'universalité de la littérature québécoise d'aujourd'hui, ouverte sur le monde. Pour ma part, depuis plus d'un quart de siècle, j'ai mis mon action administrative et intellectuelle au service des Québécois et Québécoises. Dans ce même esprit, je veux travailler la main dans la main avec toutes les femmes et tous les hommes du livre. Y compris avec l'Uneq. C'est d'ailleurs le souhait exprimé par les organismes intéressés à la création de la Maison des Écrivains qui ont tous signalé que les facilités et les services du réseau pancanadien seront disponibles à l'Uneq, au même titre qu'ils le seront aux associations qui n'hésitent pas à recommander sa création.

En terminant, je souligne qu'à la première réunion concernant la création de la Maison des Écrivains, convoquée par le ministre des Communications du Canada, toutes les personnes intéressées au projet étaient présentes, y compris Mme Hélène Messier de l'Uneq. Un peu plus tard, je rencontrai le président de l'Uneq, Bruno Roy, à mes bureaux, qui a confirmé au ministère des Communications son intérêt au projet.

— Marcel Couture

RENÉ LAPIERRE
UNE ENCRE SÉPIA
Les poèmes racontent ici une histoire, mettent en scène de nombreux personnages et exposent des événements.
● l'Hexagone / POÉSIE
90 pages - 14,95\$

estuaire
C.P. 337, succ outremont
Montréal H2V 4N1

Prix de poésie Terrasses Saint-Sulpice de la revue estuaire

- Nature du prix
Le/la lauréat/e reçoit une bourse de 2000\$ des Terrasses Saint-Sulpice.
- Origine
Ce prix a été créé pour stimuler l'écriture poétique. Il soulignera dès la fin de janvier 1991 une oeuvre qui aura proposé en 1990 une approche différente de la poésie tant au niveau thématique qu'au niveau formel. Ce prix sera remis à la fin de janvier de chaque année.
- Règlements
Le/la candidate doit:
1) être de citoyenneté canadienne;
2) soumettre ou faire soumettre par son éditeur son recueil de poésie en trois exemplaires à l'adresse d'estuaire;
3) avoir publié ce recueil de poésie de langue française dans les douze mois précédant le 30 novembre 1990.
- La remise du prix se fera le 30 janvier 1991 à 17h aux Terrasses Saint-Sulpice.
- Jury
Le jury est formé par les membres du comité de rédaction de la revue estuaire. Un observateur désigné par l'UNEQ et un témoin délégué par les Terrasses Saint-Sulpice assistent aux délibérations.

Des poèmes de
FRANÇOIS CHARRON
LOUISE DESJARDINS
ANNIE MOLIN VASSEUR
PIERRE MONETTE
ANDRÉ ROY

Abonnement pour quatre (4) numéros
Abonnement étudiant/écrivain 18 \$ □
Abonnement régulier 20 \$ □
Abonnement pour institutions 30 \$ □
Abonnement à l'étranger 35 \$ □
Abonnement régulier pour 2 ans (prix spécial pour huit (8) numéros, au Canada seulement) 35 \$ □
Abonnement régulier pour trois ans (prix spécial pour douze (12) numéros, au Canada seulement) 50 \$ □
On peut aussi se procurer la plupart des cinquante (50) premiers numéros d'estuaire 5 \$ □

Nom.....
Adresse.....
Code.....
Veuillez m'abonner à partir du numéro.....

estuaire: C.P. 337, succ. Outremont, Montréal H2V 4N1

Le Canada dans la guerre du Viet-Nâm

VICTOR LEVANT
SECRETÉ ALLIANCE
Le Canada dans la guerre du Viet-Nâm
Préface de Pierre Nadeau
Auteur: Victor Levant
Illustrations: Pierre Gauthier

Secreté alliance
Victor Levant
352 pages
28,95\$

Un ouvrage qui dévoile toute l'étendue de l'implication du Canada dans la guerre du Viet-Nâm, qui dit la vérité sur les rapports canado-américains et qui dénonce l'attitude d'Obama envers les pays du Tiers-Monde.
Un livre sans concession.

En vente chez votre libraire

Éditions Hurtubise HMH
7360, boulevard Newman,
LaSalle (Québec)
Tél.: (514) 364-0323

30 ans
hurtubise hmh

Christian Mistral La charge de l'original fin de race



Jean BASILE
Lettres
▲ québécoises

CHRISTIAN MISTRAL est un écrivain célèbre malgré son jeune âge parce que *Vamp* (Québec-Amérique), son premier roman, tranchait avec la post-modernité agonisante et la littérature de ces dames, ce qui avait causé des remous.

On attendait *Vautour* avec impatience. Le voilà sorti. C'est un petit livre de 160 pages dont l'histoire est très simple d'apparence. Le narrateur, qui est un jeune écrivain, est amené à partager durant quelques mois un appartement avec Vautour qu'il regarde vivre en écrivant.

Or Vautour meurt subitement d'une crise cardiaque si bien que cette histoire d'amitié discrète devient, par la volonté du destin, une méditation sur la mort. C'est une « Vanité » pour utiliser un terme de peinture démodé mais significatif. Soyons clair : *Vautour* est un roman superbe, maîtrisé de bout en bout et pourtant vibrant d'émotion. On a de la veine, cet automne, avec nos jeunes gens.

« Est-ce ainsi que les hommes vivent ? » se demandait Louis Aragon. *Vautour* est l'histoire d'un style de vie qui n'est pas seulement celui d'un homme de 26 ans qui vit en 1990 mais celui de tous les jeunes gens qui vivent en nous. On aura compris qu'il ne s'agit pas de colifichets comme une description de tavernes et de bars, ou d'un appartement, ou d'un lancement littéraire, quoique rien de ça ne soit pas absent du livre. Avec des traits d'une rare précision, puisant tout en même temps dans les éléments naturels et dans les petites choses quotidiennes, Christian Mistral trace le décor imaginaire de ce double qui est en nous.

D'un côté, c'est le décor de Vautour, un homme simple qui vit, sans ambition, dans un monde qu'il rêve à sa mesure et qui est tout petit mais pur et sans regret. De l'autre, c'est le décor du narrateur qui est fait de culture, de livres mais aussi d'angoisse et d'ambition. Alors, bien sûr, on oscille entre ces décors. On se demande qui, de Vautour ou du narrateur, a raison tandis que des femmes allusives passent comme des ballerines.

Le livre s'ouvre sur une juxtaposition de la mer, comme métaphore classique du tombeau, et d'une baignoire pleine d'eau dans laquelle Vautour prend ses nombreux bains. Voici comment Christian Mistral évoque le voyage funèbre de son hé-

ros : « Le vrai *Blue Nose* grandeur nature prenait la mer d'argent aqueux et faisait voile vers des rivages spectraux, emportant avec lui dans le secret de sa coque polie l'âme et le nom de mon ami... » Si ce n'est pas la mer, c'est « la nuit achrome, de magie noire et de ve-lours souillé ». Si ce n'est ni la mer ni la nuit, voilà Montréal au masculin « blanc comme un lavabo ». Christian Mistral fait des épures somptueuses et, quand son monde n'est pas superbe, il est drôle pour mourir. Je recommande certains passages en anglais. On a l'impression que c'est Jeanne d'Arc qui parle à un Plantagenêt.

J'ai rarement lu un livre où l'intimité masculine s'exprime avec cette ostentation forte et subtile. C'est d'autant plus étrange qu'il n'y a rien, au fond, entre les deux hommes, ni amour, ni amitié, ni sexualité, rien si ce n'est une solidarité de gênes qui rappelle, irrésistiblement, le « parce que c'était lui, parce que c'était moi » de Montaigne. « Je veux que ta mémoire ici encapsulée se marmorise, et je veux te faire une ovation... » écrit Christian Mistral à fin de son livre.

C'est exactement ce qu'il a fait. Voilà pour les compliments absolus et définitifs. Je les nuancerai par quelques remarques plus compassées. Mais quoi ! Le grand art a ses paradoxes. *Vautour*, comme toute l'oeuvre de Christian Mistral, est agressivement hétérosexuelle et misogyne comme s'il y avait une relation de cause à effet. C'est même une des raisons les moins louables de son succès. Autant en jaser ouvertement puisqu'on va en jaser. Je ne prendrai qu'un exemple dans le plus grossier : Christian Mistral ne manque pas de saluer Hemingway dont il partage les opinions sur Gertrude Stein qui est « une garce », quand ce n'est pas « un gros tas de tripes », selon ce gros tas fasciste d'Esra Pound que cite, hélas, Christian Mistral.

Je ne suis pas un amateur forcené de la littérature de cette dame car Dieu sait qu'elle peut être, littérairement parlant, casse-pieds. Pourtant, Hemingway et Pound se trompent. Gertrude Stein est une déesse.

Quelque chose d'autre me frappe. C'est que ce livre, écrit par un homme jeune et fort de dons immenses, soit entièrement tourné vers le passé. Il y a un signe qui ne trompe pas. C'est la musique. Vautour joue de la guitare et rêve de faire partie d'un groupe. Il meurt à l'âge de Janis Joplin (et de Caligula, précise l'auteur). Il écoute *Grateful Dead*, mon Dieu ! *Grateful Dead*...

Christian Mistral se remémore à haute voix un voyage à Paris. La seule visite culturelle qu'il fasse est pour le Père-Lachaise (quel nom



Christian Mistral

pour un cimetière) afin de visiter la tombe de Jim Morrison, l'ange déchu des *Doors*. Mais oui ! Je reconnais ça. C'est Pénélope ! C'est 1968 ! C'est la contre-culture avec ses idoles, son haschisch et le reste qui revient sous la plume de quelqu'un qui ne l'a pas connue. Bien entendu, Christian Mistral, qui est fin et ne se drogue pas, crache dessus mais pas Vautour qui la mythifie en portant un médaillon *Peace and Love* et qui fume son petit joint.

Sur ce sujet du temps qui passe, il y a une phrase caractéristique. Elle montre que Christian Mistral est vraiment d'une nouvelle génération d'écrivains, celle qui juge ses aînés du *baby boom*. « Tu détestais tous ces vieux types, toutes ces salétés de quadragénaires, même Henri Fonda. Seul le très vieux bonhomme trouvait grâce à tes yeux » écrit-il à propos de Vautour qui regarde *Douze hommes en colère*. On dirait que Vautour ne meurt pas du coeur mais d'une immense désillusion parce que les promesses d'autrefois n'ont pas été tenues et que les années 80 avec leurs yuppies chromés, leurs poètes formalistes à la noix, son sida, son féminisme dénaturé et, cela va de soi, l'augmentation constante du prix de la bière, ont été malhonnêtes et odieuses. Alors, que reste-t-il à cette génération de vautours-là ?

Payer la note ? Grignoter la charogne qu'abandonne leurs aînés dans le désert ? Ou bien, quelque névrose littéraire inédite ? Un post-christianisme peut-être si j'en juge par ce que je lis en ce moment ? C'est bien malgré pour des jeunes gens. Mais, après tout, qu'ils la fassent leur grande crise.

L'aspect le plus important de *Vautour* est ailleurs et tient de l'histoire d'un peuple. Ce roman marque l'arrivée d'un nouveau type de héros romanesque dans la littérature québécoise. Avant, les héros canadiens-français étaient représentés comme

des héros durs à cuire et maladroits, genre Menaud. Ou bien, c'était des originaux « épormyables » comme ceux de Maillet, Gauvreau ou Miron.

À quoi ressemble-t-il ce nouveau type de héros ? À Vautour, naturellement. Mistral le décrit en des termes

qu'il faut peser un à un. C'est un prince « déshérité, jeté hors de son royaume... déchu, courant au bout de son sang, au bout de sa race anémique sans comprendre ce qui lui arrive » écrit-il. Le héros romanesque québécois est devenu « fin de race ».

Tout en restant fidèle à son passé, il sent qu'il ne contrôle plus son avenir. Alors, il cherche, « comme les Grecs » dit Christian Mistral, des barbares pour régénérer son héritage et le porter plus loin qu'il n'a la force de le porter lui-même désormais. On ne peut pas être plus clair sauf que, comme le dit Cafavy dans son célèbre poème, les barbares qu'on attend n'arrivent jamais.

Je crois que nous assistons en ce moment à une mutation littéraire de première importance chez les moins de 30 ans. Le personnage de Vautour, qui est tout en même temps un Christ, un mutant, un prince fatigué et décadent, qui vit dans son empire de pacotille, en est, et en sera, un des exemples les plus frappants et, sans doute, le plus bouleversant car il arrive comme une foudre, sans qu'on l'attende. Christian Mistral vient d'en fixer le type avec un pathos unique.

Vautour, Christian Mistral, 160 pages, XYZ, Montréal, 1990.

LES ROMANS ACCROCHE-COEUR

Francine Noël
BABEL PRISE DEUX
OU
NOUS AVONS TOUS DÉCOUVERT L'AMÉRIQUE

Par l'auteure de *Marxise* et de *Myriam première*. Un roman émouvant, drôle, intelligent, qui parle de l'amour d'une femme pour deux hommes, avec en toile de fond le Montréal francophone et multi-ethnique, tout le Québec.

412 pages — 22,95 \$

Anne Dandurand
UN COEUR QUI CRAQUE

Ce premier roman d'Anne Dandurand met en scène une fille au coeur gros comme la terre... « Peu de femmes disent si bien l'amour et savent si bien croquer les hommes. »

Geneviève Picard, *Elle Québec*.

136 pages — 14,95 \$

Marie-Françoise Taggart
PAYE-MOI UNE BOUFFE, POÈTE!

Un premier roman réussi. Une jeune prostituée, désirant à tout prix rompre avec « le milieu », fait la rencontre d'un écrivain renommé. Tout un programme ! Mme Taggart a un sacré tempérament d'écrivain. Elle écrit jeune, en couleurs et en stéréo.

Réginald Martel, *La Presse*.
176 pages — 15,95 \$



ET LES ROMANS ACCROCHEURS



Pascal Millet
TROPIQUES NORD

Ce premier roman de Pascal Millet nous donne une vision différente de la Côte-Nord. Écrite dans un style simple et limpide, cette histoire bouleversante nous fera découvrir le bout du monde au bout des yeux.

182 pages — 15,95 \$



Vincent
LUCKY LUCE

Premier roman de ce jeune auteur, *Lucky Luce* est d'abord un portrait, à la fois ressemblant et infidèle. On y parle aussi d'une chatte, d'un concubine, de chansons et de bandes dessinées.

118 pages — 14,95 \$



Alfred Victor
LE CHEMIN INTERDIT

Le premier roman d'Alfred Victor, un Québécois d'origine roumaine. L'histoire épique d'un amour impossible et d'une passion indétructible que ni les caprices de l'histoire ni la barbarie humaine n'ont pu anéantir.

496 pages — 24,95 \$



Yves Thériault
CAP À L'AMOUR!

Quatrième volet de l'intégrale des contes et récits du grand romancier, *Cap à l'amour!* est un Thériault de la plus belle eau, qui nous révèle tout un monde tirillé entre la vie quotidienne et les sentiments les plus inattendus. Oui, l'amour triomphe de tout !

200 pages — 18,95 \$



Antonio D'Alfonso
AVRIL OU L'ANTI-PASSION

Les réflexions d'un Néo-Québécois sur la langue, l'amitié, l'amour, la famille. Un roman dépayant, d'une rare tendresse.

« Antonio D'Alfonso vient de faire une rentrée remarquable dans le monde des lettres. »

Jean Basile, *Le Devoir*.
200 pages — 16,95 \$

vib éditeur
LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE
1000, rue Amherst
Montréal (Québec) H2L 2K5
Tél.: 523-1182
Télécopieur: 282-7530



Jean-François LISÉE

DANS L'ŒIL DE L'AIGLE
Washington face au Québec

Jean-François LISÉE
CARREFOURS AMÉRIQUE

COLLECTION PAPIERS COLLES/NOIRAL

Lire
Jean-François LISÉE

DANS L'ŒIL DE L'AIGLE
580 pages - cahier photos - 29,95 \$
« Lisée est presque une commission d'enquête à lui tout seul. »
Lise Bissonnette - *The Globe and Mail*

CARREFOURS AMÉRIQUE
408 pages - 24,95 \$
«...des textes bien documentés, mais hautement personnels et jamais fades.»
André Poulin - *Le Droit*

Boréal

TAXER LES LIVRES, C'EST IMPOSER L'IGNORANCE.

L le plaisir des
Livres



Alain Roy

PHOTO JACQUES GRENIER

Alain Roy Le réalisme illusoire

Guy Ferland

ALAIN ROY a les deux pieds sur terre malgré le titre invitant au voyage de son premier livre, *Quoi mettre dans sa valise ?* (Boréal). Ce recueil de nouvelles surprend par le ton sobre, et le style minimaliste de la narration, qui ajoute une dimension à la vie de couple décrite par le jeune écrivain.

L'auteur de 25 ans a abordé l'écriture par la bande, dans des cours de création littéraire à l'université McGill. Sa facilité à composer des textes l'a amené tout naturellement à écrire également pour son plaisir. Tout dans son parcours littéraire tient jusqu'à maintenant du hasard et de l'instinct. Il n'y a pas d'intention arrêtée de la part d'Alain Roy de devenir écrivain.

« J'avais écrit une vingtaine de nouvelles et j'ai regroupé les meilleures qui avaient un thème commun », dit-il d'une voix hésitante. Mais pour lui, ces nouvelles sont indépendantes. On peut les lire dans l'ordre ou le désordre.

L'art de la nouvelle est exigeant. « Même si, pour écrire une nouvelle on prend moins de temps que pour un roman, il faut centrer davantage son propos pour avoir une structure parfaite. Tout dans le récit doit servir le but poursuivi sans digression comme on peut en faire dans le roman. »

Pour composer un texte, Alain Roy part d'une idée générale, d'une anecdote ou d'une atmosphère. « Ensuite, le défi consiste à amener le récit à bon port. Je ne commence jamais à écrire une histoire sans en connaître la fin. Sinon, on doit chercher et le tâtonnement se sent à la lecture. En sachant le début et la fin, je peux donner forme au récit et éliminer ce qui ne concourt pas à donner sens au texte. »

En écrivant, Alain Roy fait la distinction entre montrer quelque chose plutôt que le démontrer. « Par nature, j'ai le souci constant de savoir où je m'en vais. J'ai, de même, une perception classique de l'écriture qui me ramène au but recherché. Par la forme que je donne au récit, j'essaie d'aller au cœur de ce que je veux

dire. »
À force de révisions de ses textes, le nouvelliste produit des récits minimalistes à la façon de Raymond Carver. « Ce que j'aime dans ce type de littérature américaine, c'est que certains écrivains comme Carver ont réussi à inventer une langue qui donne l'illusion du langage parlé. Je tente de faire la même chose en français, sans utiliser les artifices trop évidents de l'éloignement ou du jocal dans l'écriture. Il sent, par instinct, ce qui ferait une bonne histoire à partir de ce qu'il vit et de ce qu'il observe autour de lui. » Mais c'est le récit qui édicte sa propre loi que je dois suivre en écrivant. »

On ne peut pas prendre Alain Roy en défaut de modestie. « J'ai tellement travaillé à ce recueil que pour moi la publication était secondaire. Ce que j'aime le plus du processus de

la création, c'est le moment où je trouve une idée de récit, ou une atmosphère à transmettre. Après, je dois faire mon devoir en écrivant pour me libérer. L'écriture est pratiquement une corvée, sauf lorsque je trouve d'autres petites idées-éclaircies qui s'intègrent au récit. Il faut que je m'attache à ma chaise pour écrire. »

Alain Roy, qui parle volontiers de sa technique d'écriture, garde secret son intimité. Il ne parle pas plus des thèmes qu'il aborde dans ses nouvelles. « Rien n'est univoque là-dedans. » Il aimerait que ses récits qui partent de presque rien prêtent à des interprétations multiples. En étudiant qui poursuit un doctorat sur Guy de Maupassant et qui a commencé des études de bio-chimie à l'université, il sait qu'il ne faut jamais fermer de portes.

« Et lorsqu'on veut partir, comme la femme dans la nouvelle qui donne son titre au recueil, veut-on voir ailleurs ou quitter ce qu'on connaît ? » Tout le talent de l'auteur tient dans ce jeu de perspective qui laisse le lecteur songeur.

◆ **Anaïs**

comment l'impair de l'aimer d'amour, quand elle veut descendre se vautrer dans les boues qu'il décrit avec tant de fougues. Mais Anaïs ne sera jamais dans le coup : « Je désire être capable de vivre comme June dans la plus complète folie, mais je veux aussi être capable d'analyser après coup, de comprendre les états que j'ai traversés ».

Miller disait : « Gide a l'esprit, Dostoïevski a le reste et c'est ce que possède Dostoïevski qui importe vraiment ». Je crois qu'en remplaçant Gide par Anaïs et Dostoïevski par June, on forge la petite clé de ce journal intime. Miller : « Je me sens plus fort que June, pourtant, si June revient, il se peut que tout recommence comme par une sorte de nécessité fatale. C'est clair, c'est net, et cette chère, cette douce, cette drôle Anaïs ne pouvait pas ne pas le

savoir. Il faut savoir quitter la table lorsque l'amour est desservi, sans s'accrocher l'air pitoyable, et sortir sans faire de bruit... »

◆ **Shakespeare**

attirap à son contact.

Shakespeare le savait mieux que quiconque puisqu'il n'a pas peur de lancer cette « vérité » à la face de son public en conclusion de *Troilus et Cressida* : « Bons trafiquants de chair, inscrivez ceci sur vos tentures peintes / Vous qui appartenez à la confrérie des entremetteurs / Que vos yeux infectés par la vérole pleurent la chute de Pandare (l'entremetteur universel)... je suerai, tenterai d'apaiser / Mes maux (syphilis) en attendant que vous en héritiez. »

En arrachant l'écran érigé par la catharsis aristotélicienne, théâtre à effet thérapeutique, homéopathique, en combattant la frayeur par la frayeur, René Girard nous laisse en-

trevoir jusqu'aux fonds abyssaux de l'oeuvre shakespearienne, la structure dynamique de ses 36 pièces et de ses 154 sonnets. Il nous propose en effet une lecture globale de cette oeuvre — laissant de côté pour des raisons évidentes les pièces historiques —, avec son « intertexte », ses retours thématiques et structurels entre différentes pièces, avec les lignes de partage qui séparent comédies, tragédies et « romances ».

Après la lecture de ce livre, pas de doute possible, depuis ses oeuvres de jeunesse (*Les deux gentilshommes de Vérone*), en passant par *Beaucoup de bruit pour rien*, *Comme il vous plaira* jusqu'au *Songe d'une nuit d'été*, Shakespeare se servait du « désir mimétique » non seulement comme élément structurant, mais comme pivot dramatique de grand nombre de ses pièces. Les variations systématiques, finement analysées, que Shakespeare fait subir au « désir mimétique » d'une oeuvre à l'autre (rivalités entre hommes, entre femmes; renversement abrupt des rapports mimétiques avec changement de l'objet amoureux) laissent penser que son auteur en a été conscient.

Bien évidemment, René Girard pose la question fondamentale du rapport entre l'auteur et son oeuvre, resté tabou pour le formalisme. Connaissant son public américain qui se méfie du « biographisme » (*intentional fallacy*) comme de la peste, l'essayiste marche comme sur des oeufs. C'est pourquoi il a résisté à la tentation de commencer ses analyses par les Sonnets où la structure triangulaire entre la *Black Lady*, l'ange blond et le sujet poétique saute aux yeux. Ce sujet poétique est-il Shakespeare ?

René Girard laisse dire à Ulysse de Joyce, à l'interprétation de Stephen sur la « Vie de W. Shakespeare », que ce dernier a été « cucufié » par sa femme Ann Hathaway, non seulement avec un, mais deux de ses frères. L'hypermimétisme de tous les personnages shakespeariens

LA VIE LITTÉRAIRE

Guy Ferland

Les choix du Plaisir des livres

POUR MARQUER l'année qui s'achève, les chroniqueurs du Plaisir des livres vous feront part de leur choix des trois meilleurs livres québécois qu'ils ont lus au cours des 12 derniers mois. Cette liste commentée sera publiée samedi prochain dans le Cahier du samedi. Le Plaisir des livres reviendra, quant à lui, à la mi-janvier. Il y aura toutefois des pages littéraires d'ici là, entre autres les chroniques régulières, à l'intérieur du Cahier du samedi. Bonnes vacances et meilleurs voeux de toute l'équipe !

Collection hiver-printemps de Québec / Amérique

APRÈS le succès de la biographie de

Guy Lafleur, Georges-Hébert Germain fera paraître, le 14 février, un roman intitulé *Christophe Colomb*, avec comme sous-titre « Naufrage sur les côtes du Pacifique ». On dit qu'il s'agit d'un récit d'aventures, à la fois épopée picaresque et western; un reportage, une réflexion sur l'Europe de la Renaissance; un portrait, la peinture d'une légende, d'un mythe; et un roman qui éclaire les larges zones d'ombre et d'imprécision qui font de la vie de Christophe Colomb une oeuvre inachevée.

Par ailleurs Benoît Dutrizac, alias Billy Bob Dutrizac, publie le 24 janvier un recueil de nouvelles sous le titre *Sarah la givrée*. L'auteur aborde plusieurs thèmes. Sarah La Givrée : l'aliénation de la banlieue; Argent liquide : la crise d'octobre 20 ans plus tard; Le père Cruel : une

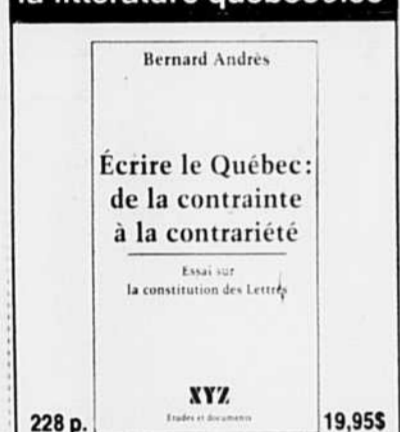
histoire d'horreur sur la fin du monde, pas pour les chiffres molles; La goutte : la pollution; Un tour pendable : la violence conjugale; Du coeur au ventre : une parodie du Denise Bombardierisme (sic).

Parmi les autres titres de Québec / Amérique, mentionnons *La vie en fuite* de Denis Bélanger, *Les paysages hantés* de Gilles Léveillé, *L'homme têtard* de Maurice Champagne et *Ailleurs et au Japon* d'Elisabeth Vonarburg.

Agenda Pléiade

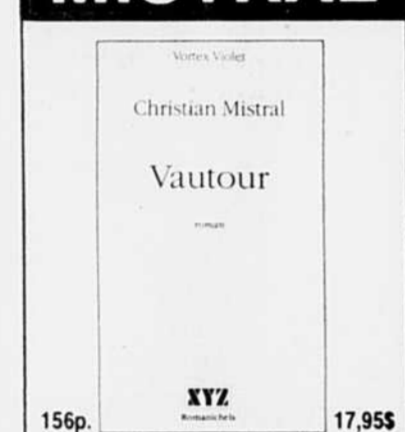
LA BIBLIOTHÈQUE de la Pléiade offre un magnifique agenda 1991 pour tout achat de deux volumes de la collection dans les bonnes librairies jusqu'à épuisement des stocks. On peut également acheter le volume séparément à 29,95 \$.

Bernard André: un regard englobant sur la littérature québécoise



«Un semeur d'idées, (...) de la vivacité d'esprit, (...) une analyse très ingénieuse.» Jérôme Daviault *En toutes lettres Radio-Canada*

Magicien, mordant et mécréant... MISTRAL



«C'est une oeuvre grave... et très belle, certainement.» Réginald Martel, *La Presse*

serait né dans le creuset du désir mimétique de leur auteur...

C'est à partir et autour de deux oeuvres centrales *Songe d'une nuit d'été*, chef-d'oeuvre absolu de la deuxième période (1594-1599) qui revient comme un leitmotiv du début à la fin de l'essai, et *Troilus et Cressida*, trop négligé dans la francophonie, que René Girard, par des macro et micro-analyses textuelles, met à nu le « désir mimétique ».

Troilus et Cressida est en effet une pièce séminale puisque Shakespeare y formule par la bouche d'Ulysse sa théorie du *Degré*, du degré, de la hiérarchie, de la différence, centrale pour toute son oeuvre : « Supprimez seulement le Degré, faussez cette corde, / Et écoutez la dissonance : toutes choses s'entrechoquent / Avec une obstination stupide ». Le désir mimétique, abattant les barrières

différentielles érigées par la Culture, débouche, poussé jusqu'au bout, sur la confusion niveleuse, le chaos social.

Dans *Jules César*, autre sommet interprétatif de l'essai, l'auteur dégage la structure du « bouc émissaire ». Depuis ses origines dionysiaques, le théâtre a été un rite sacrificiel qui immole sur l'« autel » scénique un héros. Immolation toujours évoquée, jamais montrée, puisque pratiquée sur une « autre scène ». *Jules César* est une première : Jules César tombe live sur la scène sous les couteaux des assassins déguisés en sacrificateurs. Shakespeare y met à nu les soubassements cachés sur lesquels reposent le religieux et le politique.

D'aucuns regretteront que les grandes tragédies, *Hamlet*, *Othello*, *Lear* n'aient pas bénéficié d'analyses plus approfondies. Cela n'empêche que sous ce nouvel éclairage, *Hamlet*, mais encore plus, *Le marchand de Venise*, la pièce aujourd'hui la plus scandaleuse à cause de ses visées apparemment antisémites, prennent des significations insoupçonnées.

Ce Shakespeare par ses diatribes

contre une certaine conception purement formaliste des « structuralistes » et des « déconstructivistes » contre la psychanalyse, ne manquera pas d'allumer les feux polémiques dans les chaumières et châteaux-forts critiques. Mais il nous obligera tous à lire ou à relire Shakespeare avec un oeil nouveau.

Tragique de l'ombre de Christine Buci-Glucksmann continue sur la lancée de ses beaux essais sur le baroque en se concentrant cette fois sur Shakespeare, Nietzsche, Passoa. Complément idéal du *Shakespeare* de Girard qui flotte hors du temps, ce livre, à la suite de Kierkegaard et de Benjamin, cherche à définir le tragique moderne, par opposition au tragique grec. Dans des analyses très belles de *Hamlet*, de *Macbeth* et des *Sonnets*, l'auteur montre admirablement ce tragique shakespearien sous le coup d'une « mélancolie d'une idée, idée fixe », impossible à voir, seulement audible, comme le spectre du père de Hamlet.

★ Shakespeare, *Les feux de l'envie*, René Girard, Grasset, 1990.
★ *Tragique de l'ombre*, Christine Buci-Glucksmann, Galilée, 1990.

MIMI, PAUL & CHABICHOU
souhaitent un Joyeux Noël à tous les enfants!

10 chansons et récits
Interprétés par
Henri Bergeron
Christine Lamer, Charles Prévost
et un chœur d'enfants

12,95 \$
60 minutes d'écoute

En vente chez votre librairie

Une magnifique collection d'albums de lecture pour enfants de 4 à 8 ans
Par Nicole Girard, Pol Danheux
Illustrés par Michel Bisson

10 albums en format géant et en format régulier: 24,95 \$ et 6,95 \$

Distribution en librairie: 539, boul. Lebeau, Ville Saint-Laurent, Qc H4N 1S2 Tél.: (514) 336-3941

1977, boul. Industriel Laval (Québec) Tél.: (514) 667-9221 1 800 361-9264

HÉLÈNE RIOUX

Hélène Rioux

LES MIROIRS D'ÉLÉONORE

Six portraits de femmes comme six éclats de miroir brisé...

Rarement lit-on un livre d'une écriture aussi sensuelle, qui porte l'élégance des arabesques mystérieuses du désir et compose un livre du corps amoureux comme affirmation de la vie et de la liberté.

Jean Royer, *Le Devoir*

Les Miroirs d'Éléonore est un livre merveilleux qu'il faudrait lire comme on s'appuie à la lisse d'un navire, en regardant s'éclaircir le sillage de ces phrases, cette insaisissable écume qui appelle au rêve.

Guy Cloutier, *Le Soleil*

LACOMBE, 178 P. 17,95 \$

Litré, son grand amour !



LES PERSISTANTS LILAS
Richard Jorif
François Bourin,
Paris, 1990, 208 pages.

Lisette Morin

CE N'EST certainement pas ce fou des mots, cet amant du Grand Litré qui reprendrait la réponse « à un acte d'accusation » du père Hugo, dans *Les Contemplations* : « Je mis un bonnet rouge au vieux dictionnaire. [...] Je fis une tempête au fond de l'encrier »...

Richard Jorif vit avec et dans les mots du dictionnaire et par voie de conséquence avec les écrits des poètes (anciens de préférence) et des



Richard Jorif

romanciers qui les utilisèrent avec le plus de jouissance tendresse. Mais il ne cesse pourtant de répéter — c'est un tic ! — qu'il est dans la langue française « qui lui est une patrie et

beaucoup davantage » mais qu'il n'est ni vraiment Français ni même authentiquement Martiniquais : « Je suis né à Paris, dit-il à un copain, dans *Les persistants lilas*, d'une mère martiniquaise et d'un père originaire des Indes — Ah, alors tu es Français ? — Français, Indien, Martiniquais, dans l'ordre que vous préférez... »

Déjà dans son livre précédent — un véritable roman celui-là, et intitulé *Le Burelain*, Jorif usait des mots les plus rares et les plus colorés, sans pourtant verser dans l'affectation ou le maniérisme. Dans ce nouveau livre, où le narrateur entreprend une sorte de voyage initiatique ou de pure réminiscence littéraire en Martinique, ce sont des variations sur les poètes aimés, puisés dans un manuel prosaïquement scolaire; et on ne se rendra pas très loin si l'on ne partage pas, au moins dans une faible mesure, le goût des mots et de leur agencement en prose ou en vers.

Sous le prétexte d'un roman en cours, provisoirement intitulé : *Les Hauts Tabourets*, le père de Sylvia, est-ce Jorif lui-même ? « enseigne » sa fille dans le meilleur sens du terme. Sans effort, il lui parle de cinéma, des grandes oeuvres qui l'ont nourri, lui et son oeuvre, de Rimbaud, de Valéry, toutes ses admirations subordonnées au plus grand de ses maîtres : Litré.

Toujours à propos de cinéma, et de la Nouvelle Vague, il avouera à sa fille qu'il en a retenu un principe « non énoncé mais dont je ferai le meilleur profit quand je réaliserai mon premier film : « Il faut filmer sans déranger la vie. » — Comment cela ton premier film, lui rétorque Sylvia. En quelle année ? — Je ne

sais pas au juste... 92, 93 ? — Tu te payes ma tête... sais-tu quel âge tu auras ? — Je le sais, répond le narrateur. Mais Litré le disait : il faut travailler tant que l'on vit... »

Et suit l'histoire dudit Litré qui, à 80 ans, tué de rhumatismes, n'ayant plus d'ongles aux mains, grabataire, à peine capable de tenir une plume, traduisait *La Divine Comédie* en vers français du XIII^e siècle.

Mieux que de vous citer tous les mots étonnants, rares, et même sans doute obsolètes de cette fantaisie, ou que de vous résumer ce que le nar-

rateur se promet d'intituler un jour, en chapitre additionnel à son livre : « Conversations matinales avec ma fille, en terre martiniquaise, sous la véranda », je préfère louer comme il le mérite ce diable de Jorif, capable de vous retenir, tout en vous émerveillant, autant en terre martiniquaise que dans sa ville habituelle et française de Maccelles. Car sous le soleil de la Martinique, il rêvait « d'arpenter Paris sous le ciel froidureux ». Et cette deuxième partie des *Persistants lilas* (un titre emprunté à Proust) n'est pas moins réjouissante que la première.

Un livre de pur divertissement langagier, un recueil incomparable pour les inconditionnels des trésors de la langue française, que, pour ma part, j'ai déjà rangé tout à côté de cette « Encyclopédie souriante et irrévérencieuse de la culture et des lettres françaises », oeuvre, l'autre année, du linguiste Claude Gagnière. Tout comme *Au Bonheur des mots*, *Les persistants lilas* sur un ton beaucoup moins systématique, est écrit « à l'intention des esprits peu charnels, soucieux d'enrichir leurs connaissances sans pour autant s'enrayer... »

Erratum

L'ARTICLE intitulé *À Père Noël père Noël et demi*, paru en page 7 du *Plaisir des livres* samedi le 15 décembre, et qui traitait des ouvrages de MM. Jean-François Cardin, Bernard Dagenais et Robert Comeau, était de notre collaborateur Robert Saletti. Sa signature a malencontreusement disparu à la mise en page. Nos excuses à l'auteur de l'article et à nos lecteurs.



Librairie GALLIMARD

La librairie Gallimard souhaite un Joyeux Noël à tous ses client(e)s et ami(e)s.

Heures d'ouverture des Fêtes:

Samedi 22 décembre 10H00 à 22H00
Dimanche 23 décembre 12H00 à 21H00
Lundi 24 décembre 10H00 à 18H00
Mardi 25 décembre FERMÉ
Mercredi 26 décembre 13H00 à 22H00

3700, boulevard Saint-Laurent
499.2012

RÉJEAN DUCHARME
DÉVADÉ

GALLIMARD/LACOMBE

Ce n'est pas pour me vanter mais ce n'est pas une vie. Mais ce n'est pas de ma faute, je fais de mon mieux, le plus mal possible, goguenard et égrillard.

ÉDITIONS GALLIMARD/LACOMBE 260P. 24,95\$

LOGIQUES LA VIE MODERNE

LOGIQUES LA VIE MODERNE

LOGIQUES LA VIE MODERNE

LES INCONTOURNABLES! EN VENTE DANS TOUTES LES LIBRAIRIES.

LES INCONTOURNABLES! EN VENTE DANS TOUTES LES LIBRAIRIES.

LES INCONTOURNABLES! EN VENTE DANS TOUTES LES LIBRAIRIES.

MS-DOS SIMPLETTE 168 p. relecture spirale 14,95\$

LA VILLE OASIS 288 p. 24,95\$

L'ABUS SEXUEL 120 p. 14,95\$

REORDONNER LA FORME DE LA SIMPLIFIE 112 p. relecture spirale 18,95\$

LES MAISONS DE CRISTAL 189 p. 24,95\$

LA FORMATION FONDAMENTALE 400 p. 29,95\$

WordPerfect SIMPLETTE 120 p. relecture spirale 18,95\$

LES MAJAN LAVER 160 p. 19,95\$

ORDINAIRE, ORDINAIRE, ORDINAIRE 342 p. 24,95\$

WordPerfect 5.0 SIMPLETTE & KARME 184 p. relecture spirale 18,95\$

BERLIN-BANGKOK 344 p. 24,95\$

PEDAGOGIE DU JEU 243 p. 24,95\$

Lotus 1-2-3 SIMPLETTE & KARME 128 p. relecture spirale 18,95\$

VIVRE EN BEAUTE 280 p. 24,95\$

LES FABLES INFORMATIQUES 213 p. 24,95\$

Word 5 SIMPLETTE & KARME 180 p. relecture spirale 18,95\$

C.I.N.Q. 228 p. 18,95\$

VIVRE DE LOGICIEL 125 p. 12,95\$

MACINTOSH SIMPLETTE & KARME 121 p. relecture spirale 16,95\$

GÉLULES UTOPIQUES 214 p. 19,95\$

Word 4 SIMPLETTE 150 p. relecture spirale 19,95\$

SF 305 p. 24,95\$

APPRENDRE LE TRAITÉMENT DE TEXTE AVEC WORDPERFECT 112 p. 24,95\$

PageMaker SIMPLETTE 176 p. relecture spirale 19,95\$

DÉRIVES 5 214 p. 18,95\$

APPRENDRE LE TRAITÉMENT DE TEXTE AVEC DERIVES 112 p. relecture spirale 18,95\$ Avec logiciel: 34,95\$

1225, de Conde, Montréal QC H3K 2E4 (514) 933-2225 FAX: (514) 933-2182

Les Éditions LOGIQUES sont agréées et subventionnées par le ministère des Affaires culturelles du Québec.

1225, de Conde, Montréal QC H3K 2E4 (514) 933-2225 FAX: (514) 933-2182

Les Éditions LOGIQUES sont agréées et subventionnées par le ministère des Affaires culturelles du Québec.

1225, de Conde, Montréal QC H3K 2E4 (514) 933-2225 FAX: (514) 933-2182

Les Éditions LOGIQUES sont agréées et subventionnées par le ministère des Affaires culturelles du Québec.

Le plaisir des Livres

Ces drôles de livres dans lesquels danse une souris...

LITTÉRATURE JEUNESSE

Dominique Demers

À PREMIÈRE VUE, on se demande si c'est un livre ou pas. Ils se plient et se déplient, cachent des rabats ou des tirettes, de jeux ou des devinettes. Ils sont franchement gigantesques ou carrément minuscules. C'est la nouvelle génération des plus-que-livres. Du simple pop-hop au livre-jouet, les albums se refont une beauté et explorent de multiples sentiers.

Longtemps boudés par les pédagogues, ces drôles de livres suscitent de plus en plus de curiosité. Et s'ils étaient plus que de vulgaires gadgets? « Le livre-jeu est le partenaire tout désigné de l'enfant qui joue et le frère jumeau de l'album tout court », écrit Jean Perrot professeur de littérature jeunesse à l'Université Paris-Nord, directrice du Centre de recherche sur le Jeu et le Jouet et auteur d'un excellent ouvrage: *Du jeu, des enfants et des livres*.

Le livre-jeu invente un nouveau langage et sollicite les enfants et les invite à participer activement à la lecture. Il provoque le jeune lecteur d'images, l'étonne et l'éblouit. Mieux: il lui accorde un pouvoir immense. Non seulement dépose-t-il un univers entre ses mains — ce qui est le propre de tout livre — mais il lui permet d'agir sur ce monde. « Le livre-jeu confère à l'enfant la merveilleuse puissance des démiurges », écrit Jean Perrot. À quatre ans, les mots restent un mystère mais on peut quand même faire danser une petite souris en tirant sur une languette.

Le drame de ces livres, c'est justement leur succès. Trop de livres-jeux résistent mal aux petites mains aussi malhabiles qu'enthousiastes. Les éditions Ouest-France viennent tout juste de mettre sur le marché une nouvelle collection de livres-jeux aussi irrésistibles que résistants. L'héroïne est souris et s'appelle Mimi.

Dans *Mimi va nager* les lecteurs d'images participent à l'aventure en aidant Mimi à enlever sa tuque, son foulard, ses mitaines, ses bottines, son manteau et ses chaussettes — alouette! — avant de sauter dans la piscine. En tirant sur un cordon, les mitaines tombent et en glissant chaque vêtement vers le haut ou vers le bas, Mimi se retrouve avec une pelure de moins sur le dos. Le pantalon est vert, les chaussettes jaunes, le caleçon orange et le maillot multicolore. Mine de rien, on apprend aussi les couleurs. La technique d'animation est aussi simple qu'inséparable et efficace. *Mimi va dormir* est tout aussi ravissant. Avant le dodo, les petits lecteurs peuvent feuilleter avec Mimi un livre d'images miniature enroulé entre les pages.

Au Québec, Christine L'Heureux, directrice des éditions Chouette, s'amuse à marier jeu et jouet. Caillou, le héros de la série des bébés-livres-cartonnés-plastifiés-lavables-et-indéchirables signés Micheline Chartrand et Hélène Desputeaux, a désormais sa marionnette. Devant le succès de la collection — huit titres,



100 000 livres vendus — la maison d'édition a lancé un nouveau « produit »: le livre-marionnette-gant-détoilette. Les tout-petits peuvent déhabiller d'un geste le héros de leurs livres et le plonger dans leur bain. Les 5000 premiers Caillou-marionnette ont disparu en quelques semaines. Le personnage est déjà connu au Canada anglais où on l'a rebaptisé « Lollypop » et le marché européen — France, Suisse et Belgique — vient d'avaloir 20 000 bébés-livres en deux semaines. Pendant que Caillou poursuit son petit bonhomme de chemin, Christine L'Heureux travaille à d'autres « folies ». Les livres-cartonnés-souhaités éditions Chouette seront bientôt prêts.

De facture plus traditionnelle, *Le coffret magique des contes et légendes* fait fureur lui aussi. Conçu en Italie, le coffret à trésors en carton contient cinq albums grand format. Quinze récits en tout: de Blanche-Neige et les sept nains aux Musiciens de Brême en passant par La petite sirène et le Chat Botté. De gros caractères, des illustrations jolies, des versions souvent frelatées mais la magie ici, tient à l'emballage. Les enfants sont ravis de plonger dans le coffret pour choisir eux-mêmes l'histoire du soir et les vastes images favorisent l'exploration à deux.

Plus grand encore, *Le livre géant des dinosaures*, aux éditions Gründ. Dans la plus pure tradition des nouveaux documentaires l'album immense (40 x 60 cm) livre ses informations en capsules. Des paragraphes s'adressent aussi bien aux tout-petits qu'aux grands; d'autres seulement aux plus savants. La taille surprenante du livre-affiche colle plutôt bien au sujet. Les concepteurs ont d'ailleurs choisi d'intéresser les enfants en misant sur la haute stature de ces géants d'hier. On peut y comparer la taille d'un enfant à celle d'un tyrannosaurus et, à partir d'une dent grandeur nature de la même créature, imaginer une pleine mâchoire. Un survol rapide de différentes espèces, amplement illustré et truffé de détails étonnants.

Jeux mathématiques de Mitsumasa Anno est d'abord paru au Japon. L'approche est tout à fait séduisante. Plutôt qu'enseigner bêtement les mathématiques, l'auteur invite les enfants à explorer quelques notions de base — ordre, quantité, assemblage, différence... — à l'aide d'images, d'énigmes et d'activités. « L'idée de départ est moins de présenter deux ou trois notions de mathématiques essentielles que d'éveiller une curiosité naturelle, de faire naître un état d'esprit favorisant l'approche spontanée de ces notions », écrit l'auteur dans son annexe destinée aux parents et éducateurs. *Jeux mathématiques* s'adresse aux enfants d'âge pré-scolaire et du

premier cycle de l'école primaire. Du même auteur, chez le même éditeur, *Le pot magique* vise les plus grands.

C'est à quel sujet? de Philippe Correntin est moins éducatif mais tellement drôle! L'album minuscule (10 x 12 cm) est sous-titré « questions idiotes ». L'illustrateur champion des jeux de mots (voir *Maman m'a dit que son amie Yvette était vraiment chouette* et autre titres) se moque surtout des adultes ici. C'est qu'ils parlent inutilement, disent des bêtises et s'interrogent sottement sur des évidences. « Tu l'as lavée les mains? » demande une mère à sa fillelette alors même que les petites mains étalées sur la nappe blanche sont plus noires que le charbon. « Tu est malade? » demande le père à son fils cadavérique dont le teint vert est couvert de pustules. Du Philippe Correntin tout craché: de l'humour un peu noir, bête et méchant et surtout obligatoirement impertinent. Résultat? Les jeunes adorent!

Du jeu des enfants et des livres, de Jean Perrot, éditions du Cercle de la librairie, 1987, 348 p.

Mimi va nager, de Lucy Cousins, éditions Ouest-France, 1990.



La marionnette Caillou, de Micheline Chartrand, illustré par Hélène Desputeaux, éditions Chouette, 1990.

Le coffret magique des contes et légendes, de Peter Holeinone, illustré par Tony Wolf et Piero Cattaneo, éditions Tormont, 1990.

Jeux mathématiques, de Mitsumasa Anno, Père Castor, Flammarion, 1990, 104 p.

C'est à quel sujet? de Philippe Correntin, éditions Rivages, 1990.

Une correspondance inventée

LETTRÉS À CHER ALAIN
Nicole Houde
La Pleine Lune, 1990.

Jean Royer

LA ROMANCIÈRE Nicole Houde partage avec Réjean Ducharme la force singulière d'un point de vue littéraire qui s'élabore à partir du désespoir. Mais son imagination à elle s'accomplit, non pas tant par les jeux de langage que dans l'appel des fantasmes d'une mythologie intime et sauvage.

Pas étonnant qu'on ait distingué chacun de ses trois romans par des prix dont le plus important fut celui des Jeunes Écrivains du Journal de Montréal pour *La Malentendue* en 1983. Suivront *La Maison du remous* en 1986 et *L'Enfant de la batture*, son livre le plus sombre, en 1988.

Avec *Lettrés à cher Alain*, la romancière aborde avec un humour étonnant et détonnant la littérature de l'intime. Il s'agit pour elle de s'inventer un correspondant, de lui dessiner un corps amoureux, puis de lui faire partager le regard des mots de l'existence. Qui a dit que l'humour est la politesse des désespérés?

L'entreprise épistolaire de Nicole Houde s'inscrit de façon originale dans la tradition du roman par lettres. Grâce à l'humour et à la tendresse, ces lettres composent au jour le jour un monde plein de surprises où le rêve a pris racine dans l'existence pour le transformer. Le bonheur, ici, est celui de l'écriture et nous vaut un vrai petit chef-d'œuvre de réflexion sur nos misères contemporaines: l'amour et son contraire, l'absence, la pauvreté matérielle et morale, la solitude irréparable et la vieillesse, la fragilité de notre identité personnelle et québécoise.

« J'existe comme une maison glissant dans le vide », écrit Nicole Houde, et c'est parti. Les lettres à

« Cher Alain » (ce titre évoque la figure masculine de « Nicole ») veulent exercer un réel trop réel. Un seul titre l'emportera: celui de l'amour. La romancière nous donne alors la plus belle méditation amoureuse. « J'ai si peur de suivre mon corps, parce qu'il s'en va vers la mort ». Mais non, ajoutera-t-elle, écoute cette histoire d'Antigone et Marc, Zoulou et Tante Zazu, Adi, Léphant et le rose. Érotisme de réjouissance gratuite. « Si nous faisons l'amour, nous faisons la mer ».

Ailleurs, pour continuer de gagner sur la mélancolie, l'humour se fera plus raffiné, plus intérieur. L'auteur évoquera aussi sa culture, Nelligan et Michel Garneau son contraire, Bach et Louis Armstrong, Brassens et Agustin Gomez-Arcos.

En d'autres pages, ce sera au tour de la vie des enfants de se manifester dans les mots d'une mère. Puis viendra la douleur incontournable des pauvres de la ville. Avec une rare tendresse, Nicole Houde méditera sur la douleur qui passe et ne disparaît jamais.

Car au centre de ce livre magnifique se tient l'Autre. Tout le propos des *Lettrés à cher Alain* tourne autour de l'identité et de l'altérité. Lissons, page 46: « Je me demande si l'autre, qui ce soit, n'exprime pas la seule et immense tentation de s'en aller ailleurs. N'oscille-t-on pas, jour et nuit, entre le singulier et le pluriel, entre cette terre en soi et le ciel en l'autre? Cela déborde, la beauté et l'universel, cela nous appelle dès que l'autre se présente ».

Vous venez de lire, ce livre est magnifiquement écrit. Il nous propose aussi une méditation, une rêverie douce, qui tient à la fois de l'essai et de la fiction. *Lettrés à cher Alain* prend sa place parmi les réussites de notre littérature. Nicole Houde nous invente brillamment une conscience d'exister plus loin que soi-même.

Claude Sarraute sur le vif!

Rolande Allard-Lacerte

CLAUDE SARRAUTE? Je suis... Au bout du fil une voix haletante coupe court: il faut que je descende ma copie, rappelle après 11 h. Et la communication est brusquement interrompue.

Docilement, à l'heure fixée, je rappelle et demande un rendez-vous. Claude Sarraute accepte: « Mardi prochain 2 heures, au Monde, ça t'irait? (elle hésite). Ou tu pourrais venir chez moi, prendre un verre, en fin d'après-midi, j'habite Ile Saint-Louis (enfin elle se ravise). Non non, viens plutôt au Monde, à 2 heures, rue Falguère ».

Au jour et à l'heure convenus je me pointe rue Falguère. Le préposé à la réception annonce mon arrivée à la célèbre chroniqueuse du Monde. Au bout du fil, elle proteste: « Mais non, ma petite fille, tu as mal compris. On devait se voir fin d'après-midi. Là, vois-tu, je suis débordée ». Finalement, elle veut bien m'accorder quelques minutes: « Va m'attendre chez le coiffeur, à gauche en sortant, j'y serai dans un quart d'heure ».

Je m'installe, côté lavabo, et en parcourant distraitemment un magazine, je tombe sur cette phrase: « En France, les communicants se disent tu entre eux et ils disent même tu à François (Mitterrand) ». Voilà éclairci l'insolite tutoiement qui jusque-là me laissait perplexe.

Soudain, elle arrive en coup de vent, balançant une crinière lionneuse, mince, anguleuse, le regard angoussé, presque désespéré. Je me présente: « C'est moi, la petite fille ». Elle ne sourcille pas, à peine si elle esquisse un sourire avant de s'installer pour le shampoing.

« Frotte bien les racines », dit-elle à la shampoineuse et aussitôt elle se met à répéter, agitée, fébrile: « Ma chute. Je ne trouve pas ma chute ». J'ai l'impression d'assister au lever de la reine, émergeant barbouillée d'un cauchemar, et je prie tout bas: « Ô dieux de la rue Falguère qui veillez sur le Monde, aidez Sarraute à trouver sa chute ».

Tout de go, j'avoue à mon interlocutrice, ruisellante sous son turban de ratine, que mener une interview chez le coiffeur, ça me défrise. Je suggère un autre séchoir, un autre percheroir. Elle est d'accord puis reprend sa complainte: « Ma chute... ma chute ». José: « Vous n'avez jamais pensé à commencer par la chute? ». Elle sourit puis me confie qu'elle est toujours au pas de course et n'a pas de temps. « Pas le temps d'aller au théâtre (seulement pour les pièces de ma mère), pas de temps de manger. Pas le temps de rien ». Nous convenons malgré tout d'un prochain rendez-vous: « Tu m'appelles au journal, demain, après 11 heures. On pourrait déjeuner ensemble (se reprend) mais non voyons, pas pour déjeuner, je ne mange pas ».

Au téléphone, une voix radoucie, presque sereine, me fixe un... point de chute: « Demain, au Trianon ». Je fais répéter: « Au Trianon? ». — Oui, c'est un bar, rue Vaugirard, tout près du boulevard Saint-Michel.

Telle une « plouque » impénitente, j'arrive encore pile au rendez-vous. Claude Sarraute est déjà assise, radieuse, majestueuse, sur une banquette de velours vert. Je me pince, c'est pourtant bien la même personne, les miracles existent: la preuve! Très élégante dans son chemisier de soie framboise orné d'une chaîne en or et une courte jupe de cuir, elle sourit. Au Trianon, auréolée d'une nouvelle tête, on dirait Marie-

Antoinette, version contemporaine. Gentiment, elle s'enquiert: « Dis, qu'est-ce que tu as mangé ce matin? Il y avait des confitures? Quelle sorte? Tu vois, je n'ai jamais le temps de manger mais parler bouffe, j'adore ». Peut bien être mince me dis-je, in petto, envieuse.

D'entrée de jeu, je claironne mon agacement devant le français qui sévit sans limite à Paris (le nouveau tic langagier c'est « à la limite »), j'en ai fait, depuis mon arrivée, une horripilante moisson. Qu'en pense-t-elle?

« C'est vrai qu'on emploie beaucoup de français ici. On introduit des mots anglais, ce sont surtout les jeunes qui le font parce qu'ils écoutent beaucoup de disques de musique rock et pop. Les Français inventent des mots comme immeuble de grand standing, tennisman, speakerine... »

Je renchéris: « On entend aussi: Vous êtes all set?, open de tennis, match au finish, outsider et coke lite. Et cet accent en plus. La pub parle des pneus Goodyear, en prononçant Goodyeur, pour rimer avec rien de meilleur. Chez nous, ça rimerait avec rien de pire ».

« Cela m'agace, dit Claude Sarraute, quand le Français prononce un mot anglais avec l'accent français, ça fait snobinard. Washington, c'est comme ça qu'il faut dire. En prononçant les mots autrement à sa façon, on a l'impression de se les approprier mais moi-même, parfois, je les reconnais à peine au passage ».

J'insiste: même les structures du français sont parfois contaminées. J'ai entendu une vendeuse dire: « Ce manteau, on craque pour ». (Je n'ose à jouter que l'emploi galopant du tu c'est aussi d'inspiration anglaise) et cela m'a heurtée d'entendre: Madame il vous faudrait un small.

« C'est normal, ça vient de l'étiquette où l'on trouve SML pour small, medium, large ».

« Pour moi ça suggère MTS et le danger de contagion ».

« Moi-même j'utilise des mots d'anglais dans ma chronique, car l'anglais c'est ma première langue. Je dis souvent because, parce que je n'aime pas parce que, et je n'aime pas la répétition des mots. Et puis l'anglais, c'est une langue évocatrice qui se manie bien. Par exemple, essai de traduire « shit in the fan » ou encore ce mot — de Truman, je pense: « Don't get mad, get even » (1). Si tu trouves, tu me le dis. On peut dire tant de choses en si peu de mots dans cette langue précise, riche, vivante ».

Dire beaucoup de choses en peu de mots, voilà pourtant la force de Claude Sarraute qui manie comme pas une un humour rosse et féroce avec une économie de mots. Son coup de patte, ou de plume, est d'autant plus redoutable qu'il est rapide et s'abat, impitoyable. En cinq sec ou en moins de cinq paragraphes, un adversaire est KO, une cause entendue. Une giflle giele. Et un rire, comme un rot.

Je proteste: c'est en français que l'on trouve, sous votre plume, des formules heureuses, des phrases percutantes, des onomatopées qui font image. Parlant du violer vous dites: « la brute en rut, le mec en manque ». Vous qualifiez Saddam Hussein, qui sert à ses invités des « otages sur canapé », de « Nabuchodonosor de bazar ».

« De toute façon, l'anglais, je ne veux pas le faire de la peine mais on y arrive. Pour l'Europe, vaut mieux passer tout de suite à l'anglais plutôt que de choisir l'allemand. Elle fait une pause et avoue qu'elle est Juive et va souvent en Israël. Elle connaît bien l'allemand mais refuse de le parler because... »

L'anglais, c'est la langue de l'économie, de la science. Ça ne touche pas à la culture.

« Vous croyez? Je veux dire, tu crois? Et je lui tends un article tiré du Monde TV (28/29 octobre). « Autre dossier épineux sur lequel se penche actuellement Alain Decaux, celui du tournage en anglais de films réalisés en France par des Français avec des subventions nationales. Des oeuvres donc que le public francophone verra sous-titrées ou doublées ». Cela ne vous choque pas? Elle semble vaciller un instant: Je ne sais pas. Je vais en parler à l'auteur, Péroncel-Hugot ».

« En plus de sa chronique au Monde, Claude Sarraute collabore à d'autres publications. Elle précise: « J'ai des chroniques mecs et des chroniques nanas » et s'ajuste à ses divers publics. Sa langue est audacieuse, iconoclaste, éclatée, et ne peut-on pas dire qu'il y a une langue sarrautienne comme il y a un style bréchetien? »

« Si j'écris comme ça, c'est pas parce que je ne sais pas écrire, insiste-t-elle. J'ai une formation classique, je sais bien écrire. Picasso avait sa façon de peindre et ce n'était pas parce qu'il ne savait pas dessiner (attention, là, je ne me compare pas à Picasso). Elle explique à une convertie que les mots on ne peut les triturer, en extraire un suc insolite, leur faire dire davantage. Tout dire, en somme, et autrement. Elle est fière de sa percée différente, insolente « qui n'a pas été facile » à l'austère quotidien. Et vlan dans le tabou! À la moulinette le lieu commun. Exposé à la lumière crue le cliché s'allège et ne résiste pas à l'usage et à l'usure ».

Voir page D-8: Sarraute

Au bout de chaque cigarette Un seul filtre: vos poumons

NOUVEAUTÉS

Goulet Yelle, Ferlande
L'HIBISCUS ÉTAIT EN FLEURS.
Propos sur le deuil

On se sent touché, concerné par un écrit authentique qui, dans un style de vulgarisation, met en lumière bon nombre de principes psychologiques se rapportant à la situation de crise qu'entraîne nécessairement la perte d'un être cher. Un livre que l'on devore à la manière d'un roman qui nous habite au-delà des mots et dont le dénouement nous met en contact avec notre aptitude fondamentale au bonheur.

125 pages,
ISBN: 2-89084-061-1
Prix: 14,95 \$



Désy, Jean
URGENCES. Récits et anecdotes
Un médecin raconte.

Jean Désy a terminé un doctorat en littérature québécoise à l'Université Laval en avril 1990. En tant que médecin, il a œuvré pendant plusieurs années sur la Côte-Nord du Québec. Il travaille actuellement à l'urgence de l'hôpital de Loretteville.

98 pages — ISBN: 2-89084-059-X — Prix: 14,95 \$

St-Onge, Thérèse D.
LA RETRAITE.
Faut-il en rire ou en pleurer?

L'auteur nous dit: « J'ai analysé et questionné des gens qui envisagent prendre leur retraite avec leurs rêves, leurs appréhensions, leur idéologie. J'ai regardé agir ceux qui vivaient cette période depuis plus ou moins longtemps et j'ai pu constater si les rêves anticipés étaient devenus réalité ou non. Quelles étaient les déceptions, les réalisations de ceux qui vivent cette période seul ou avec un conjoint? »

146 pages — ISBN: 2-89084-060-3 — Prix: 16,50 \$



La Société des Dix CAHIERS DES DIX NO. 45 32,00\$
LES ÉDITIONS LA LIBERTÉ Inc
3020 Chemin Sainte-Foy, Sainte-Foy, Québec, Canada G1X 3v6
Téléphone et télécopieur: (418) 658-3763

revue possibles hiver 1991

possibles
VOLUME 15 ■ NUMÉRO 1 ■ HIVER 1991

LA SOUVERAINETÉ TRANQUILLE

LA SOUVERAINETÉ TRANQUILLE

Parler de souveraineté tranquille, ce n'est pas seulement vouloir tranquilliser tous ceux et celles qui craignent le séparatisme, c'est aussi et surtout rappeler que le Québec s'en va tranquillement vers la souveraineté. Depuis l'échec du Lac Meech, le paysage politique a changé: création du Bloc québécois, élection de Gilles Duceppe, défilé des libéraux en Ontario, mise sur pied de la Commission Bélanger-Campeau, tout bouge, mais dans quelle direction allons-nous?

ESSAIS ET ANALYSES

Un État désagrégé
MARCEL RIOUX
Meech
ÉDOUARD CLOUTIER
Lucien Bouchard et le Bloc québécois
MARC FOURNIER
Les paradoxes du Québec
JEAN H. GUAY
La souveraineté tranquille des économistes
GABRIEL GAGNON
Réflexions et incertitudes
CARLA LIPSIG
Propos fragmentaires
ANDRÉ THIBAUT
Deux conceptions de la nation
JULES-PASCAL VENNE
De l'alliée-nation en autrui
ANDRÉ POTVIN
Le syndicalisme face à l'avenir
ENTREVUE AVEC
MONIQUE SIMARD

DOCUMENT

Le paradoxe polonais
Y. BOISVERT et C. FRANÇOIS

POÈMES ET FICTION

Cherchez le nord
LOUIS HAMELIN
Les belles certitudes
JACQUELINE HOGUE
Les hasards sécuritaires
GILLES LEVEILLÉ
État du délire
MARC VAILLANCOURT
L'Hommage à l'aube
ANNE PARÉ

IMAGE

La maison aux fenêtres rouges
JOHANNE CHAGNON

SUR LES CHEMINS DE L'AUTOGESTION

Anse-Saint-Jean
PIERRE W. BOUDREAU
CHRONIQUES

L'hiver indien
GABRIEL GAGNON
Loisirs, ennui
YVAN COMEAU

Le medagile di Possibili
UBALD H. NATTIER
COURTEPOINTS

Bulletin d'abonnement
Abonnement institutionnel: 30,00 \$
Abonnement de soutien: 30,00 \$
le numéro: 6,00 \$

Revue Possibles,
B.P. 114,
Succursale Côte-des-Neiges,
Montréal,
Québec
H3S 2S4

NOM
ADRESSE
VILLE CODE POSTAL
PROVINCE TÉLÉPHONE
OCCUPATION
CI-JOINT MANDAT-POSTE AU MONTANT DE 18,00\$ POUR UN
ABONNEMENT À QUATRE NUMÉROS À COMPTER DU NUMÉRO

Le plaisir des Livres

Seuls

DANSEURS SUR LE RIVAGE
William Melvin Kelly
Paris, L'Aire & le Castor astral
1990, 223 pages.

Jean-François Chassay

ON CONNAÎT peu les écrivains noirs américains qui, contrairement à certains écrivains juifs des États-Unis par exemple, n'ont jamais été vraiment regroupés en « école », si ce n'est, à certains moments stratégiques, pour des raisons politiques.

Quelques noms surnagent — Richard Wright, Chester Himes, John Baldwin, Le Roi Jones — mais souvent pour des raisons spectaculaires (politiques) avant d'être littéraires. C'est le cas en particulier de Jones qui, nonobstant la qualité de ses textes dramatiques, était au premier chef assimilé au combat politique des Noirs dans les années soixante.

Bien qu'issu de la même génération, William Melvin Kelly ne peut être classé comme étant un « écrivain sociologique », défendant les droits des Noirs. Réduire ses textes à cette unique dimension serait d'autant plus dangereux que, par ailleurs, ils revêtent effectivement un intérêt marqué pour les questions raciales et ce qu'on pourrait nommer une éthique de la dignité, bien moins compréhensible si on ne tient pas compte du contexte socio-culturel dans lequel ils ont été écrits. C'est d'abord le point de vue narratif qui fait l'intérêt des textes de Kelly, une éthique qui s'inscrit dans une esthétique.

Loin de céder à une image conforme et manichéenne, l'écriture de Kelly convainc le lecteur parce qu'elle dépoussière et dynamise la

Danseurs sur le rivage



tradition, balayant toute velléité de bons sentiments.

Publiées pour la première fois en 1964, les 16 nouvelles qui composent *Danseurs sur le rivage*, par leur sobriété et leur ton réaliste, se démarquent de la suite de l'œuvre de Kelly. Influencée par Faulkner et Joyce, celle-ci repose d'abord sur une langue subversive, provocante, où la perte de sens est liée à un refus des concessions face à une majorité opprimante. Pas de « danse vernaculaire » cependant dans *Danseurs sur le rivage*, mais un regard incisif porté sur la minorité noire à différentes époques, dans divers milieux.

Peu de liens semblent unir ces différentes nouvelles, malgré la présence récurrente des familles Dun-

ford et Bedlow. Pourtant un élément clé détermine la cohésion de l'ensemble : une solitude marquée, souvent poignante, parfois ironique, au gré des événements. Cette solitude s'impose à la fois thématiquement et stylistiquement, puisque le point de vue narratif adopté tend à isoler les personnages, rendant difficile toute communication.

Ce constat de Kelly — il n'y a pas de « messages » à lire ou décoder ici — s'appuie sur un nouveau contexte culturel, typique des années soixante, où les Noirs revendiquent une identité et des valeurs qui leur soient propres, très loin en tout cas des « films sur les gens de couleur à Hollywood : les esclaves s'y comportent comme si l'esclavage était la meilleure chose qui leur soit jamais arrivée, comme si tout ce qu'ils avaient à faire toute la journée, c'était de chanter assis sur des bûches, et d'aimer le Vieux Maître ».

Adolescente qui se retrouve enceinte, enfant inadapté, femme remettant en question son mariage avec un mari pour lequel elle a l'impression de ne pas compter, les textes de *Danseurs sur le rivage* ne traitent pas de sujets particulièrement originaux (si ce n'est l'histoire de ce vieux chanteur de blues déclenchant de véritables émeutes auprès du public blanc, dans l'hilarante nouvelle intitulée *Pleurez pour moi*). Mais le traitement que leur fait subir Keely, en les situant dans un contexte culturel afro-américain, parvient à la fois à indiquer les caractéristiques spécifiques d'un milieu tout en évitant de « ghettoïser » les situations décrites. C'est sans doute la première réussite de cette écriture extrêmement lucide.

Mémoire juive

NADINE
Matt Cohen
Traduit de l'anglais par Robert Paquin
Les Quinze, Éditeur, 351 pages.

Monique LaRue

CE ROMAN de Matt Cohen crée une trace persistante dans l'esprit de son lecteur. Est-ce lié à la ville de Toronto, qui en est le lieu central ? Ou au ton impersonnel avec lequel la narratrice, victime d'un attentat qui lui a laissé un corps insensible, raconte sa vie ? On est non pas entraîné, mais peu à peu immobilisé par un climat glacial.

Le goût de cendres qu'il laisse ne ressemble à rien d'autre. On peut certes repérer des ingrédients américains dans le réalisme, manière minimaliste, ou des ingrédients anglais dans la construction. Certains moments de ce récit « juif » par son sujet peuvent aussi rappeler l'arrivée en Amérique racontée par Monique Bosco dans *Un amour maladroit*, ou certaines pages des œuvres romanesques de Naim Kattan. Mais la façon de servir le plat cru, sans apprêt, est inimitable.

Fille d'une Juive française et d'un Juif polonais, née à Paris pendant la guerre, Nadine Santangel doit sa survie à une astuce qui la fait échapper à l'état civil de « la belle France » antisémite de 1941. De ses parents, fatalement disparus dans l'holocauste, il ne lui reste que la photo de « deux adultes (portant) chacun une étoile jaune » et une lettre de son père, écrite à Drancy, funeste camp en banlieue de Paris.

À la libération, Nadine est envoyée au Canada, où l'accueillent des coreligionnaires bien intentionnés. Elle n'a d'autre choix que de vivre « sur » l'oubli.

Un Polonais plutôt névrosé, demi-frère de son père, veille, un peu trop sans doute, sur son sort. Quel a été

son rôle dans la mort des parents de Nadine ? Il emporte ce secret dans sa tombe. Entretemps, il aura favorisé la carrière scientifique de sa pupille à Toronto, il lui aura fait partager ses penchants pour l'opium, sa sexualité d'obèse, et ses morbides obsessions historiques.

Mais Nadine se demande : « De quel droit les Juifs pleurent-ils leurs morts, alors qu'eux-mêmes en tuent d'autres ? On commence toujours par se plaindre de son propre sort, mais en vérité notre véritable oppresseur est celui que nous avons tous en commun, l'implacable machine de l'histoire humaine. »

L'implacable machine la rattrapera. L'étudiante fuit à Londres, où l'attendent d'autres paumés, le LSD, les grèves de la faim des années pacifistes, la misère sexuelle : tout cela finit mal, très mal.

Rentrée à Toronto, elle obtient un poste de professeur à l'université, et devient la maîtresse d'un dénommé Miller, un collègue célèbre, qu'elle connaît depuis longtemps. Mais leur euphorie sensuelle a quelque chose de frigide. Ces savants habiles à déceler les mystères de l'univers fuient « la fragilité de tendres âmes enfantines ». Leurs « corps si impatientes de plonger dans le plaisir [...] sont

empoisonnés et corrompus par presque tout ce qu'ils inventent ».

Un ami d'enfance, Yaakov, est devenu soldat en Israël. Il sera en quelque sorte l'instrument du destin. Commencant par l'holocauste, l'histoire de Nadine se termine par un attentat terroriste à Jérusalem. On ne peut manquer, au sortir de cette lecture, de s'inquiéter d'Israël, et d'aller lire les pages internationales du journal.

« L'histoire est une matière en devenir, dit Mario Luzi. Elle collabore, par son poids, ses résidus et ses sédimentations plus ou moins obscures à l'intérieur de notre conscience, à l'avènement de ce qui, continuellement, advient. » Cette femme sans spiritualité, dont une religion mémoriale a pourtant enchaîné le destin, cette narratrice désensibilisée nous fait, avec une voix sans âme et sans corps, le récit lisse, objectif, d'une vie qui est, simplement, le produit de l'histoire moderne.

Il faut se réjouir de tout ce qui fait circuler les textes d'une culture et d'une langue à l'autre. Mais il est dommage qu'une irritante édition pleine de coquilles, manquant ici et là d'indiquer par un espacement le changement d'épisode, desserve une œuvre salutaire pour nos mémoires.

Soyez enfin libéré
Cessez de fumer

choix emballages-cadeau
accueil

LIBRAIRIE HERMÈS

1120, av. Laurier ouest
outremont, Montréal H2V 2L4
tél.: 274-3669

de 9h. à 23h30
362 jours par année

TRIPTYQUE

MOBILES 46 LA VILLE
Octobre 1970: 20 ans
Jean-Pierre Compain
Entretien avec Jean-Paul Sartre
L'écrivain et la ville
Naïm Kattan
Comme une parenthèse au sein du coma
Réjean Bonenfant
La guerre, l'opéra
Paul Chanel Malenfant
La ville fécondée
Daniel-Louis Beaudoin
Avec ou sans amour
Lucie Désaulniers
RÉFLEXION
La production de disques au Québec
Danielle Tremblay
150 pages — 8,00 \$

ABONNEMENT
• Individu: un an 25 \$ - deux ans 45 \$ • Institution: un an 40 \$ - deux ans 75 \$

NOM.....
ADRESSE.....
CODE..... TÉL.....
Je m'abonne à partir du numéro.....
Adressez votre chèque ou mandat-poste au nom des: Éditions Triptyque, C.P. 5670, succursale C, Montréal (Québec) H2X 3N4 (514) 524-5900/525-5957

LA TURLUTE AMOUREUSE
Jacques Julien
LA TURLUTE AMOUREUSE
érotisme et chanson traditionnelle
essai
180 pages — 15,95 \$

LE PÈRE NOËL SE FAIT LA MALLE... ET DÉMÉNAGE
AU 4380 RUE SAINT-DENIS DÈS LE PRINTEMPS

PETIT ROBERT 1
Editions Robert
reg. : 66,95 **44,95**

LE PETIT ROBERT DES ENFANTS
Editions Robert
reg. : 34,95 **23,95**

ROBERT BATEMAN PEINTRE NATURALISTE
Rick Archbold
Editions Treccarri
reg. : 64,95 **44,95**

CHRONIQUE DE L'HOSPITALITÉ HÔTELIÈRE DU QUÉBEC
Henri Paul Garceau
Editions du Meridien
reg. : 39,95 **27,95**

ENCYCLOPÉDIE ILLUSTRÉE DE LA CUISINE AU FOUR À MICRO-ONDES
Jehane Benoit
Editions Heritage
reg. : 39,95 **27,95**

LA CUISINE AU FOUR À MICRO-ONDES, ÇA M'AMUSE
Jehane Benoit
Editions Heritage
reg. : 9,95 **6,95**

COLLECTION «PAYS ET PEUPLES» (18 titres)
Editions Hachette
reg. : 13,95 ch **9,95 ch.**

OÙ EST CHARLIE? (livre - jeu)
Martin Handford
Editions Grund
reg. : 14,95 **10,95**

VAN GOGH L'OEUVRE COMPLÈTE PEINTURE, (2 volumes)
Editions Taschen
reg. : 99,95 **67,95**

L'OURSIADE
Antonine Maillet
Editions Lemac
reg. : 20,00 **13,95**

COLLECTION «LIVRES JEUX»
4 titres reg. : 19,95 ch **13,95 ch.**
9 titres reg. : 17,95 ch **12,95 ch.**

ARTS SACRÉS AU QUÉBEC
J. Simard et F. Braut
Editions de Mortagne
reg. : 96,00 **66,95**

LA CHASSE AU QUÉBEC
Paul-Louis Martin
Editions Borel
reg. : 49,95 **34,95**

YVES MONTAND, TU VOIS JE N'AI PAS OUBLIÉ
H. Hamon, P. Rotman
Editions Seuil - Fayard
reg. : 37,95 **26,95**

CYRANO DE BERGERAC - COFFRET DU FILM
Editions No 1
reg. : 95,00 **66,95**

PAYSAGES DE GOLF
A.J. Lafaurie et J.F. Lefevre
Editions EPA - Golf européen
reg. : 109,95 **76,95**

PASSWORD, édition reliée
Editions Modulo
reg. : 29,95 **20,95**

LES DESSERTS - LES SECRETS DE LEUR RÉUSSITE
Editions SAEF
reg. : 29,95 **19,95**

LE LAROUSSE DE LA CUISINE
Editions Larousse
reg. : 74,95 **54,95**

Prix Fémina : **NOUS SOMMES ÉTERNELS**
Pierrette Fleutiaux
Editions Gallimard
reg. : 39,95 **29,95**

Prix Goncourt : **LES CHAMPS D'HONNEUR**
Jean Rouaud
Editions de Minuit
reg. : 22,95 **15,95**

MAINTENANT 3 ÉTAGES Jusqu'à 20% de coupons-rabais sur les autres titres!
Prix en vigueur du 21 au 31 décembre 1990 inclusivement ou jusqu'à épuisement des stocks

Champigny
Librairie Champigny inc. Ouvert 7 jours jusqu'à 22h
4474, rue Saint-Denis 844-2587
Montréal Commandes téléphoniques acceptées

le plaisir des
Livres

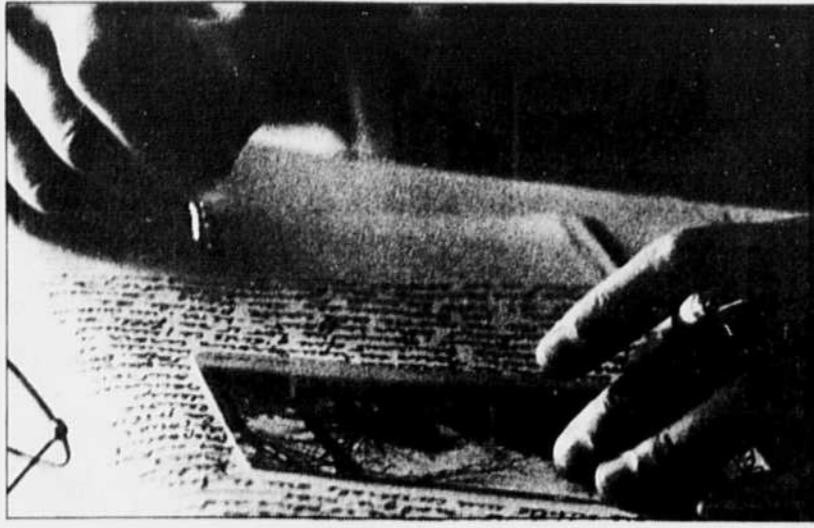
Carnet 14

Yves NAVARRE

▲ La vie dans l'âme

ÇA Y EST, les jours rallongent. La promesse d'un prochain été, d'un jardin et de ses fleurs, l'emporte sur l'inespoir qu'inspirent une actualité fédérale et un capotage international.

Pour le fédéral, on jase beaucoup « souveraineté », l'usage de la langue française n'est-il pas « souverain en soi » ?; demandez-le donc à Normand Charette dont Brassard mettra en scène *Les Reines* au Théâtre d'aujourd'hui dès le 18 janvier; demandez-le donc aux lecteurs de Jacques Ferron, aux heureux captifs de *Les roses sauvages*, petit roman suivi d'une lettre d'amour soigneusement présentée; demandez-le donc à Gilles, à Marie-Claire, à Gaston, à Alice, à Félix, à Carbone 14. La place des Arts porte bien son nom.



Pour l'international, pas de plus rude fiction que la réalité. Le monde entier bat tous ses records de vanités en tous genres et tous commerces. Ah, les photos de Walesa le jour de sa victoire, bouffi, ahuri, ivre de vin de messe ? Mais qu'imaginait-on ? Que le communisme avait engendré chez ses opposants une nouvelle race d'hommes, libres de tout préjugé, débarrassés de l'abjection de leur passé ? Et l'Allemagne qui ne rêve

de s'ensevelir dans sa mémoire réunifiée la barbarie nazie et les camps de la mort ? Nous sommes donc bien nonchalants et pas tellement à l'abri des retombées de cette crise de fin de siècle à la fois étonnante et périlleuse. Saddam Hussein est un fou. Shamir n'est guère mieux. Bush doit se sentir bien seul. Et c'est Noël. Et il faut y croire quand bien même on ne se sent pas croyant. Un Noël avec une poudrière de nouvelles taxes et d'économies faites sur Radio-Canada. Et Mulroney d'affirmer que « c'est moins grave qu'en 1980 ». Quel sondage lui donne cette certitude ? L'humain est insondable : il ne peut que se qualifier, rien ne le quantifie. Propos rapportés par Platon sur la mort de Socrate, harcelez ceux qui se prêtent une valeur qu'ils n'ont pas

Joseph Haydn n'a-t-il pas écrit, n'est étranger que celui qui n'est d'aucune utilité auprès des indigènes, et c'est beau le mot « indigène » sous la plume d'un musicien-voyageur. Ne signait-il pas aussi ses lettres, et mon latin est au plus bas, *ad majorem deitorem* pour se moquer de Bach qui, lui, signait *ad majorem dei gloriam*. Qui est le dieu de Shamir ? Celui de la guerre ? Il ne tenait qu'à lui de tendre la main aux Palestiniens. Et c'est notre histoire qui est en jeu, épouvantable ultimatum du 15 janvier de l'an à venir. *Ad majorem*, pour le plus grand nombre, je voudrais tant, comme tout artisan, écriture cette gravure, gravité de l'actualité, dire, crier gare. Et il faut fêter Noël ? Qui a tué des milliers de Kurdes ? Et comment ? J'ai le cœur en éclats.

Là, mes chats ne font aucun commentaire. Ils dorment. La neige n'a pas fondu dans le jardin. Et quand ils sortent par la chaudière qui fait flip et qui fait flap, ils marchent sur le blanc comme s'ils avaient des talons hauts. Jamais les oiseaux n'ont autant piaillé. Ou bien sont-ce les mulots qui nichent sous le plancher de mon bureau, vide sanitaire, avec chauffage pour le confort des familles ?

Alors, on se réveille, pour la fête, malgré tout. On a recours à la musique. Je connais désormais plus beau que l'enregistrement des *Nuits d'été* de Berlioz par Régine Crespin, dirigée par Ansermet, CD London 417813-2. C'est mon « tube » depuis 20 ans, Crespin, Callas et Horne, mes favorites. Et puis voilà que je découvre le plaisir absolu de ce qu'il est convenu d'appeler la « mélodie

française », Gounod, Hahn, Fauré, les Beatles de mes grands-parents. Le chanteur, c'est Jean-Paul Jeannotte. Au piano, Jeanne Landry. L'enregistrement est de 1962, CD Amplitude OPCD-1004, on le trouve au kiosque de la Place des Arts. Cet enregistrement est irremplaçable, inégalable. Le vrai régal d'un ténor qui maîtrise les nuances et possède à la perfection l'art de respirer, le phrasé, la diction. Il faut l'entendre chanter, voici que les jardins de la nuit vont fleurir ou, la neige des pommiers parfume les sentiers. Avec un Jean-Paul Jeannotte, le Québec est « souverain en soi » ! Une fierté de plus.

Entendu à la radio, aux informations, un beau lapsus. Il fut dit *proctologue* en lieu de *politologue*. Hasard objectif ? Voir dictionnaire.

Vu à l'entrée d'une église sur Sainte-Catherine est, face aux traveles, une longue inscription gravée dans la pierre, qui commence par, vous qui passez, gens de haut savoir ou gens de la rue... Je n'aime pas cette discrimination. Elle me fait penser aux minauderies mauriciennes, rien pour moi. Il n'y a qu'une foule et un seul savoir, ni haut ni bas, ni bons ni méchants.

Kantor est mort à Cracovie le jour où Walesa a été élu. J'ai beaucoup appris de lui, en simple spectateur, la vie, la dérision, un grand chant de la terre et de ses tribulations.

Qu'a voulu dire ce voisin de bar s'adressant à la serveuse, alors que je prenais un « régulier » ; « suis pas verbeux, moi ; suis proverbeux ; tiens, qui peut le plus peut le plus » ? Y.N.

Tape-à-l'oeil de m'as-tu-vu

MÉMOIRES D'UN JEUNE HOMME DÉRANGÉ
Frédéric Beigbeder
La table ronde
150 pages

Guy Ferland

PRENEZ un journaliste à la mode, qui donne ses chroniques à Glamour et à Globe, arrosez-le d'un peu de prétention littéraire, et vous aurez la sauce indigeste qui compose la trame de ce roman tape-à-l'oeil d'un m'as-tu-vu.

D'abord, il faut doser les ingrédients. Frédéric Beigbeder a un sens inné de l'image et des bons mots. Il en rajoute, malheureusement. À chaque page, les observations liées à la mode abondent. Cela donne une saveur à un article, mais laisse à la longue dans un roman.

En perpétuelle fête, les protagonistes du récit n'ont aucune épaisseur. Ils supportent l'alcool et les sorties dans des « night-clubs », c'est tout ce qu'on connaît du clan des ricaners pantalonnés. S'il y a toujours un fond de vérité dans les pires lieux communs », on touche ici la vérité pure. Beigbeder raconte le passage de la vie noctambule et désordonnée d'un jeune homme à celle plus rangée de la vie conjugale. C'est banal et l'auteur se complait à nous présenter la chose comme une révolution sociale.

Malgré tout, quelques phrases méritent d'être retirées du feu : « La nuit, les gens ne sentent pas : ils suintent. » Ou : « Mon élitisme restait l'éthylisme. » Ou bien : « La fin des idéologies avait engendré une idéologie de la fin. » « Nous n'avions pas encore lu E.M. Cioran : nous étions adorables. » Mais ça ne va pas plus loin. On reste dans le feuilleton anecdotique.

Bien sûr, pour pimenter la sauce, l'auteur ajoute des voyages obligés à Vienne, pour l'amour, à Prague, pour la révolution, et à Paris, pour les soirées en compagnie de *loosers* et *has-beens* (sic). Il émaille le propos de listes, de classifications et de tableaux pour remplir son manque à dire. Il parseme le tout de références littéraires, cinématographiques et de quelques célébrités aperçues pour être dans le coup.

Mais, on l'a compris, tout cela sonne faux et emprunté. C'est de la divagation pure pour arriver par mille détours à dire qu'on préfère une vie rangée à celle de coureur de jupons. « On ne peut pas échapper à tous les clichés », écrit l'auteur. En effet.

◆ **Sarraute**

Épouse de Jean-François Revel, plusieurs fois grand-mère, elle a publié ses chroniques chez Lattès (*Dites donc...*, un titre trouvé par sa mère, Nathalie Sarraute). « Un bide », dit-elle en riant, seulement 9000 exemplaires. Mais ses deux autres livres *Allo Lolotte*, c'est *Coco* et *Maman coq* se vendent maintenant en poche.

Une poignée de mains rapide met fin à l'entrevue. Une équipe de la télévision l'attend depuis un bon moment dans le hall du Trianon et manifeste son impatience. J'arrive, lance la chroniqueuse, prête à donner la becquée à d'autres intervieweurs.

À mon tour maintenant de me mettre en quête d'un titre et d'une chute. Passionnant, certes, ce métier-là. N'empêche qu'il est souvent essoufflant et angoissant, foi de Claude Sarraute, de toujours courir... à sa chute ?

(1) *Dont get mad, get even*, j'ai trouvé : « N'enragez pas, faites rager ». Vous avez mieux ? Je ferai suivre.

Méridien
ÉDITIONS DU MÉRIDIDIEN

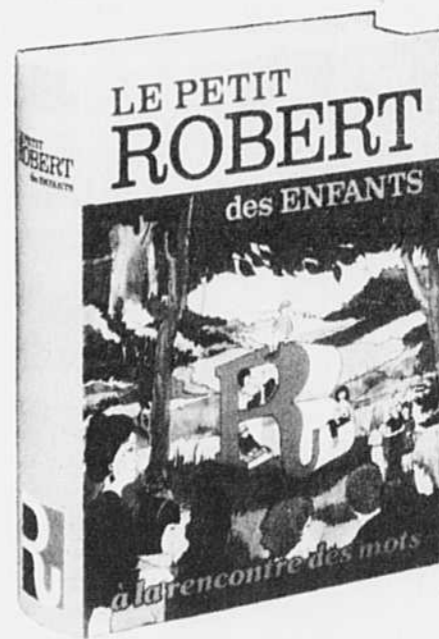
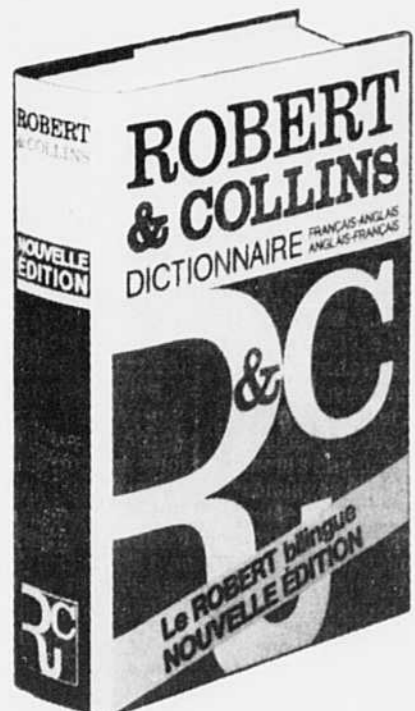
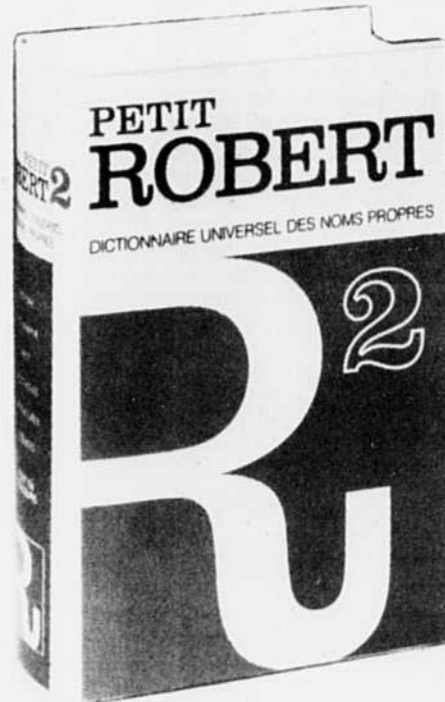
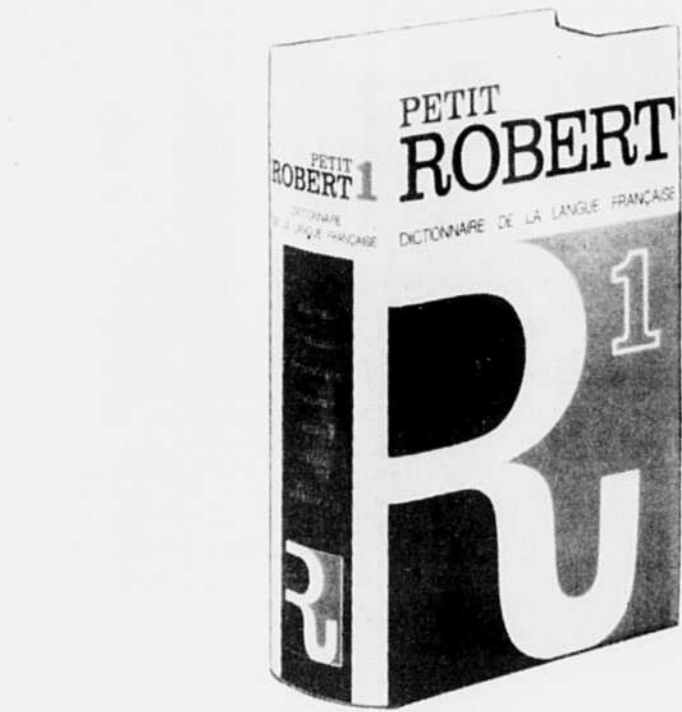


Dr Maurice Bourassa

La Maison d'Édition du Méridien est heureuse d'annoncer la nomination du Dr Maurice Bourassa au poste de directeur de sa collection Psychologie Médicale.

Le Dr Bourassa, Ph.D., est professeur agrégé à la Faculté de médecine dentaire de l'Université de Montréal, où il enseigne la psychologie odontologique depuis 1976. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages et articles en psycho-pharmacologie, en psychologie médico-dentaire, en recherche sur le stress, les maladies psycho-somatiques et l'hypnose. Le Dr Bourassa est vice-président de l'Association internationale francophone de recherche odontologique.

**POUR NOËL
MOI, J'OFFRE UN ROBERT!
ET VOUS?**



**DICTIONNAIRES
ROBERT**

